

HALA KODMANI

SEULE

DANS RAQQA



ÉQUATEURS

HALA KODMANI

**SEULE
DANS RAQQA**



ÉQUATEURS

Hala Kodmani

Seule dans Raqqa

ÉQUATEURS

DU MÊME AUTEUR

Avril à Jenine avec NAHLA CHAHAL, La Découverte, 2002.

La Syrie promise, Sindbad-Actes Sud, 2014.

Traduction de : ABD AL-RAHMÂN AL-KAWÂKIBÎ, *Du despotisme*, Sindbad-Actes Sud, 2016.

© Équateurs, Paris, 2017.
ISBN 978-2-84990-517-3.
contact@editionsdesequateurs.fr
www.editionsdesequateurs.fr

Sommaire

Prologue

1 Raqqa, un nouvel eldorado ?

2 Raqqa se réveille, Nissan Ibrahim se déchaîne

3 « Allahou Akbar ! Raqqa, la liberté te va si bien ! »

4 Raqqa rebascule, Nissan disparaît

5 Les loups ont envahi Raqqa

6 L'étau se resserre

7 Une ombre noire

8 Descente en enfer

Épilogue

À Raqqa.

À la famille qui m'y a accueillie.

À tous mes amis et chers des rives de l'Euphrate, que j'aurais voulu nommer, une à une, un à un, mais qu'il me faut encore protéger du danger.

Avec toute ma reconnaissance et ma tendresse.

Prologue

L'héroïne de ce livre est une page Facebook : un pseudo – *Nissan Ibrahim* – et une photo. Le visage d'une jeune femme encadré d'un bandeau doré, pour atténuer le noir de son voile, le sourire ourlé de rouge, le regard rehaussé d'épais sourcils et d'un fard à paupières couleur jade. Pourtant, sous ses allures de provinciale endimanchée, Nissan Ibrahim n'a pas sa langue dans sa poche. Dès la lecture de ses premiers mots, j'ai compris que j'étais face à un personnage déroutant. Passant de réflexions profondes à des anecdotes légères, tantôt rebelle, tantôt midinette, bigote ou cynique, ingénue et hardie, cette fille à l'esprit impétueux ne pouvait se résumer au portrait figé de son profil Facebook.

Des « amis » m'avaient mise sur sa trace au début de l'année 2016. J'ai immédiatement été captivée par la complexité de ce personnage, couvert d'autant d'épaisseurs que les voiles de la tenue réglementaire imposée par l'État islamique. À l'intérieur de la redoutable organisation jihadiste, dissimulée par l'écran de son ordinateur et l'anonymat des réseaux sociaux, Nissan Ibrahim a tenu une chronique des événements de 2011 à 2015. Si la quasi-totalité de ses « amis » l'identifient par ce nom, la plupart d'entre eux ne l'ont jamais rencontrée. Rien d'exceptionnel dans le contexte syrien où les liens virtuels sont devenus aussi solides et féconds que les relations physiques.

Nissan Ibrahim – ou celle qui se cache derrière ce visage – est mon guide dans Raqqa. Elle m'a fait entrer dans son quartier, sa maison, sa famille, son cercle d'amis, sa tête et son cœur. Elle s'est livrée et révélée au fur et à mesure de ses *posts*, de façon spontanée et parfois décousue, sans jamais lever totalement le mystère. Elle a réussi à m'attacher à tout ce qui la touche. Passé la curiosité, je suis devenue complice de ses espoirs, ses angoisses, ses audaces et même ses bêtises. Je ne l'ai jamais rencontrée, même lors de mon séjour à Raqqa en 2013, mais nous avons beaucoup d'amis en communs.

Nissan Ibrahim, ma fausse petite sœur syrienne, est la co-auteure de ce livre, notre Antigone.

Raqqa, un nouvel eldorado ?

Un nouvel eldorado émerge à l'est de l'Euphrate au début des années 1970. Raqqa, perdue entre désert et rivière, attire à cette époque des milliers de Syriens venus de tout le pays. La construction d'un gigantesque barrage sur l'Euphrate et d'autres grands projets hydrauliques transforment la ville en pôle d'attraction économique. L'arrivée d'ingénieurs, de techniciens, de fonctionnaires, d'ouvriers accompagnés de leurs familles entraîne l'installation de commerces, de services et de toutes sortes d'artisans. Comme des milliers de Kurdes en quête d'une vie meilleure, Mustafa Hassan quitte son petit village près d'Ayn al-Arab (Source des Arabes), surnommée *Kobané* depuis l'été 2014, et située dans une région déshéritée du nord-est de la Syrie. Le jeune homme, brun, trapu et moustachu, sait se servir de ses mains. Aussitôt arrivé à Raqqa, il ouvre une briqueterie et son affaire prospère. Le quartier de Rumeilah, où s'installent la plupart des migrants kurdes, ressemble alors à un bidonville à la périphérie nord de Raqqa. Des logements rudimentaires sont construits à la hâte, des ruelles tarabiscotées façonnent ce qui est aujourd'hui un quartier populaire surpeuplé.

Par l'intermédiaire de voisins, originaires comme lui de Kobané, Mustafa rencontre la belle Hamidah. Divorcée d'un premier mariage et veuve du suivant, elle n'a pas trente ans et déjà trois enfants. La jeune femme vit de travaux de couture, un métier qui lui permet de rester chez elle et d'élever ses enfants. Avec Mustafa, qui l'épouse au début des années 1980, elle donne naissance à deux filles en cinq ans : Nissan et sa sœur de deux ans sa cadette. Ils forment une famille très soudée et un peu à l'écart, dans une société où l'on vit plutôt en tribu. Rumeilah connaît une véritable explosion démographique avec huit à dix enfants par foyer. Chez Mustafa Hassan, pas question de laisser la porte ouverte à tout le monde, ni de jouer ou de traîner dans la rue. Comme souvent chez les immigrés en quête de stabilité et aux ambitions mesurées, l'éducation et le travail passent avant tout. Hamidah, frustrée de n'avoir pas fait d'études, tient à ce que ses filles poursuivent les leurs aussi loin que possible. À la maison, les parents pratiquent et transmettent aux enfants un islam soufi fondé sur l'amour du ciel et la générosité.

Nissan grandit dans l'impersonnelle Raqqa et suit le chemin balisé par sa famille. La petite fille à la peau blanche et aux cheveux bruns tressés par sa mère

a le regard et l'esprit vifs. Elle se doit d'être bonne élève et elle l'est. Après l'école primaire, elle entre au collège pour filles Al-Faraby, un établissement réputé où elle montre très tôt des aptitudes littéraires, au regret de sa mère qui rêve pour elle d'un avenir de médecin ou de pharmacienne. Elle obtient d'excellentes notes en histoire et en rédaction. Aussi se dirige-t-elle tout naturellement vers un bac littéraire après la classe de seconde. L'adolescente passe des heures à lire dans sa chambre, chose rare dans son milieu où l'on préfère en général se distraire en regardant la télévision ou entre amis. Curieuse de tout, Nissan emprunte des textes religieux et des recueils de poésie arabe à ses professeurs, s'intéresse aux idées et aux mots qui les expriment, se passionne pour de vieux films égyptiens, s'amuse de l'humour parfois caricatural des sitcoms mettant en scène la société traditionnelle, et adore tricher aux cartes, par goût du risque et pour voir si elle sera démasquée.

Après le bac qu'elle décroche facilement, il est entendu que la jeune fille poursuivra des études universitaires. Elle s'inscrit en philosophie à l'université d'Alep, la deuxième ville du pays qui est aussi la capitale économique. Que des parents consentent à laisser leur fille de dix-huit ans partir seule étudier loin d'eux n'est pas courant dans ce milieu conservateur. Dès leur puberté, les filles subissent une surveillance particulière de la part de leur famille, garante de leur « honneur » jusqu'au mariage. Leur comportement doit être irréprochable car le voisinage se chargera vite de leur faire une « réputation ». Comme il se doit depuis qu'elle a un corps de femme, certes menu mais gracieux, Nissan couvre sa tête d'un foulard pour sortir, porte des jupes et des manches longues, même l'été. Elle observe scrupuleusement ce code vestimentaire et veille à ses fréquentations. Elle ne réagit ni aux regards, ni aux commentaires dragueurs des garçons dans la rue. Ses parents lui font confiance. Nissan sait combien elle est privilégiée.

À Alep, de nouveaux horizons s'ouvrent pour la jeune fille sortie du cocon familial. Hébergée à la Cité universitaire, elle suit consciencieusement tous les cours dispensés par la faculté de sciences humaines fréquentée en très grande majorité par des filles. Elle se lie d'amitié avec des jeunes venues de toute la Syrie et de milieux très divers. Certaines, issues de familles bourgeoises émancipées, ne se couvrent pas la tête, mettent des jeans moulants, fument, parlent avec assurance et sortent ouvertement avec des garçons. D'autres ont, comme elle, des parents plus modestes et se montrent moins exubérantes. Toutes sympathisent, travaillent et discutent ensemble, sans préjugés ni difficultés. Elles expriment librement leurs opinions et remettent en cause la société opprimée et oppressante dans laquelle elles ont grandi. Séduite par le débat intellectuel, Nissan découvre des partenaires de réflexion, apprend à argumenter et s'indigne

des injustices, de la corruption et du népotisme dans le pays. Bien que tout mouvement organisé soit interdit au sein de l'université, la parole se libère dans les espaces confinés. Studieuse, Nissan goûte aussi à la compagnie de Sartre ou de Platon dont elle dévore les écrits traduits en arabe.

Après ses deux premières années, sa sœur cadette la rejoint à Alep pour y entreprendre des études de médecine dentaire. Elles louent ensemble un petit appartement dans un quartier proche de l'université. Nissan trouve un poste d'institutrice dans une école primaire pour alléger l'effort financier de leurs parents. Quand éclate la révolution en mars 2011, elle vit encore à Alep et termine sa dernière année de licence.

Chaque fois que je m'assoupis, le fil des souvenirs se déroule. Il me ramène aux jours heureux que nous trouvions amers, quand j'enseignais à Alep au début de la révolution. On ne partait pas le vendredi [jour du repos hebdomadaire en Syrie], à cause des manifestations et des fusillades. Pourtant, quels beaux jours ! Malgré la peur, nous étions vaillants. On ne se préoccupait ni d'amour, ni d'argent, ni de pouvoir. Notre cause était plus noble. Il s'agissait de la liberté d'un peuple !

14 juin 2014.

Une rebelle voit le jour en même temps qu'une génération et un pays au printemps 2011. Comme tous les Syriens, Nissan a suivi, jour après jour, à la télévision et sur les réseaux sociaux les avancées des révolutions tunisienne, égyptienne, puis libyenne et yéménite. Elle s'est enthousiasmée avec ses amies d'Alep de ces informations exaltantes, de ces images montrant des manifestants de leur âge appelant à la liberté et la démocratie, chantant des slogans dans les rues, défiant les forces de l'ordre. En moins d'un mois, les présidents Ben Ali en Tunisie puis Moubarak en Égypte ont été « dégages » par les révolutionnaires en cet hiver 2011 transformé en printemps arabe.

Ces soulèvements viennent à point nommé pour Nissan qui a mûri intellectuellement. Elle réalise que les idées et les valeurs dont elle s'est imprégnées au cours de ses études sont descendues dans la rue. Elle n'a plus qu'une question à la bouche, une question brûlante : la contagion contestataire atteindra-t-elle la Syrie ? Pour des jeunes qui n'ont jamais connu autre chose que la dictature verrouillée du parti Baath, en place depuis le début des années 1960, l'appel de la liberté est irrésistible.

L'étincelle que tout le monde guettait jaillit très loin d'Alep et de Raqqa. À l'extrême sud du pays, dans la rurale et tribale Deraa, des adolescents sont arrêtés pour avoir tagué des slogans hostiles au régime sur les murs de la ville.

Quand ils demandent leur libération, leurs parents sont éconduits. Pour manifester leur colère et leur douleur, ils descendent dans la rue et se font tirer dessus. Deux morts. La révolte grandit. Après trois semaines de détention, les enfants sont remis aux parents, couverts d'atroces marques de torture. Une gigantesque manifestation rassemble les familles. Elle est féroce ment réprimée. Ce qui entraîne un vaste mouvement de solidarité dans tout le pays. En quelques semaines, des dizaines de villes s'embrasent. Des centaines de milliers de manifestants envahissent les rues et réclament la chute du régime de Bachar al-Assad. Des dizaines de morts et des milliers de personnes blessées tombent sous les balles de l'armée. Tel un cercle vicieux, la répression nourrit la protestation.

La révolution syrienne a été surnommée révolution de la dignité parce qu'au moment où les parents des enfants arrêtés à Deraa sont allés en délégation réclamer au chef de la sécurité la libération de leurs enfants, on leur a répondu : « Allez donc en faire de nouveaux ! Et si vous n'y arrivez pas, amenez-nous vos femmes... »

Fallait-il qu'ils abandonnent leurs enfants ou bien qu'ils amènent leurs femmes pour satisfaire les « soumis » ? Je crache sur ces « soumis » !

7 octobre 2011.

Nissan, qui écrit ces mots six mois après les faits, exprime son mépris pour la majorité des Syriens restés passifs. Mais que fait-elle de plus qu'eux ? Alep, où elle réside encore jusqu'à juin 2011, et Raqqa, où elle retourne à partir de l'été, demeurent à l'écart des soulèvements. La première parce qu'elle est trop grande et verrouillée par les forces de sécurité, la seconde parce qu'elle est trop petite et immobilisée par sa dépendance administrative. La jeune femme se contente, elle aussi, de soutenir les révolutionnaires depuis son canapé et son écran. Elle manifeste sa colère sur les réseaux sociaux et sous pseudo. Elle ouvre une page Facebook au nom de Nissan Ibrahim, réagit aux événements qui se déroulent en Syrie mais prend soin, au début, de ne pas afficher son portrait et de ne jamais préciser où elle se trouve.

Pour Hama.

Tous les jours, le car Pullman de la compagnie Al-Ahliyah à destination de Damas traverse Hama. Lentement, il entre dans la ville. Ses roues glissent dans la cité fantôme. Une odeur de mort et de tristesse pénètre les voyageurs.

Je ne peux oublier le silence pétrifiant de cette ville. Sa tristesse me tue. Exsangue, impuissante, inerte. Hama ! N'oublie pas ! Toi qui fus la forteresse de

la résistance.

5 août 2011.

C'est la porte du souvenir douloureux de Hama que pousse Nissan Ibrahim dans son premier *post*. Elle n'était pas née lors du massacre perpétré en février 1982 dans cette ville des bords de l'Oronte, à mi-chemin entre Damas et Raqqa. Mais ce carnage hante l'esprit des Syriens depuis deux générations. Son ampleur est attestée même si le bilan reste indéterminé, variant entre 10 000, 15 000 et 35 000 morts, selon les estimations. Pour anéantir la révolte menée par les Frères musulmans, les forces de sécurité spéciales du régime de Hafez al-Assad (père de Bachar) ont lancé une opération punitive collective. Pendant deux à trois semaines, les quartiers de la ville ont été envahis par les chars et totalement détruits. Rue après rue, maison après maison, les soldats ont fusillé des familles entières et fait disparaître leurs corps dans des charniers. La tuerie s'est déroulée à huis clos. Les lignes téléphoniques ont été coupées, comme toutes les routes conduisant à la ville.

Aucune enquête, aucun document, de très rares témoignages nous sont parvenus jusqu'à aujourd'hui. Mais cette correction massive a permis au régime de maintenir les Syriens dans la terreur pendant des décennies et de dissuader toute velléité de contestation. Il a fallu une nouvelle génération pour relever la tête au printemps 2011 et oser défier la dictature. Alors, les habitants de la ville martyre ont surmonté leur traumatisme et sont descendus massivement dans la rue.

Parce que, à l'ère d'Internet, des réseaux sociaux et de YouTube, les atrocités ne pouvaient plus être commises en toute impunité comme en 1982. Aussi, les manifestants de 2011 ont tenu à filmer, photographier, témoigner et diffuser chacune de leurs manifestations et chacun des actes de répression dont ils ont été victimes. Les vidéos prises à partir de leurs téléphones portables ont été diffusées sur les réseaux sociaux, puis reprises par les chaînes satellitaires arabes ou internationales. Prenant le monde à témoin, ils ont livré une guerre de l'information au quotidien contre les médias du régime syrien. Nissan prend part à cette bataille de l'information à sa manière. Elle ironise sur les méthodes de propagande du pouvoir incarnées par la chaîne Al-Dounia.

Voici quel type de commentaire « objectif » propose la chaîne Al-Dounia qui conteste la véracité d'une vidéo postée sur les réseaux sociaux par les opposants et montrant des morts à terre : « Nous récusons cette vidéo et ces morts. Ne voyez-vous donc pas des corps levant la tête ou la main ? »

Nous répondons : « Nous sommes désolés pour votre chaîne qui fait la fierté

assadiste mais, en effet, il y a aussi des blessés. Et nous protestons contre les services de renseignements pour le boulot mal fait. Les lionceaux d'Assad devraient liquider tous les manifestants ! Comme ça, on ne verrait plus un seul blessé. »

21 août 2011.

Al-Dounia triomphe auprès des « soumis », des méprisables et des imbéciles obtus. Elle bourre leur tête vide de complots, d'interventions étrangères, de chaos, de sectarisme, de slogans tels que « la Syrie d'Assad ou la mort »...

Mais les « soumis » ne comprennent pas que ces arguments sont trompeurs, inconsistants et pitoyables... Mon Dieu, préserve notre lucidité.

14 octobre 2011.

Nissan est aussi sévère et déchaînée envers la dictature qu'envers ses compatriotes « soumis ». Mais que fait-elle de plus ? Zappant d'un écran à l'autre, elle ne perd pas une miette des informations qui défilent à la télévision et les commente sur son ordinateur à l'instar de la majorité des jeunes activistes virtuels. À l'abri derrière ses volets fermés pour se garder de la chaleur écrasante de Raqqa au mois d'août, elle passe ses vacances les yeux rivés sur le téléviseur. Elle vient de se réinstaller chez ses parents depuis son retour d'Alep, ceux-ci sont fiers de retrouver leur fille dont le diplôme trône sur une commode du séjour. Même si son père la taquine en la surnommant « Madame la philosophe », Nissan n'est pas mécontente de rentrer au bercail. Comme il se doit dans son milieu, fille ou garçon, on ne quitte la maison familiale que pour se marier et fonder une famille.

Les événements de cet été 2011 surgissent miraculeusement dans la vie de Nissan. Comme si ces quatre années d'études et de maturation l'avaient préparée pour un rendez-vous avec l'Histoire. Tandis que celle-ci s'embrase, la jeune femme se passionne pour la politique et la révolution en marche dans son pays. Elle n'aurait jamais imaginé vivre des moments aussi exaltants. Elle voudrait remercier, embrasser chacun des insoumis qu'elle aperçoit à la télévision pour le combat qu'il livre au nom de la liberté.

Tant qu'à vivre, vivons libres ! Et, s'il faut mourir, mourons debout comme les arbres !

21 décembre 2011.

Pendant qu'ailleurs en Syrie les rues bouillonnent et le sang coule, Raqqa ne

sort pas de sa torpeur. Indifférents, « soumis », complices, apeurés, endurcis ou tout simplement acclimatés à la dictature, ses habitants capitulent. Ne sont-ils pas redevables d'une certaine manière au régime d'Assad d'avoir valorisé la « perle de l'Euphrate » ? En faisant de Raqqa le centre administratif du principal projet de développement de la Syrie baathiste, le régime a permis à la ville de connaître un essor économique et démographique prodigieux. Grâce aux chantiers hydrauliques colossaux entrepris en 1970, la population, dominée jusqu'alors par les puissantes tribus semi-nomades propriétaires des riches plaines agricoles de la vallée de l'Euphrate, a doublé, atteignant 250 000 habitants en 2009. Des migrants venus de toutes les régions et issus de toutes les communautés syriennes ont afflué. De nombreux Arméniens étaient déjà installés à Raqqa depuis 1915 en tant que réfugiés, après avoir fui le massacre perpétré contre eux par les Ottomans. Ils sont les bâtisseurs de la plus grande église de la ville. Des Kurdes s'y étaient établis plus d'un siècle avant la nouvelle vague dont fait partie la famille de Nissan. La plupart des Alaouites, groupe ethnique et religieux des présidents Hafez et Bachar al-Assad, ont été affectés à des postes de fonctionnaires pour diriger les chantiers de l'Euphrate dans les années 1970-1980. D'autres minorités chrétiennes ou chiites sont également arrivées à cette époque faste. C'est ainsi que cette bourgade insignifiante s'est transformée en une ville ouverte et hybride, mais à une telle vitesse qu'elle en a conservé l'allure ingrate d'un adolescent mal dégrossi. Ni assez proche, ni trop éloignée des foyers historiques et névralgiques de la Syrie utile, celle de l'ouest maritime et urbain, Raqqa est quasiment à égale distance de la glorieuse et industrielle Alep, du grand port méditerranéen de Lattakieh, de Hama et ses antiques norias, de Deir Ezzor, « la grande fille de l'Euphrate », et de l'Irak dont elle parle le même dialecte.

En novembre 2011, Bachar al-Assad choisit Raqqa pour célébrer la grande fête musulmane du sacrifice dans la mosquée Al-Nour, pendant que ses troupes répriment féroce la révolution dans le pays. Accueilli par les notables de la ville et les chefs de tribus venus lui renouveler l'allégeance qu'ils ont l'habitude de prêter à tous les gouvernants, le dictateur salue la foule en liesse depuis le balcon de l'imposant bâtiment du gouvernorat. Est-il nécessaire de préciser qu'à ce genre de manifestation « spontanée », fonctionnaires comme étudiants sont sommés de participer avec « enthousiasme », sous peine d'être sanctionnés ?

Danses, chants et musiques accompagnent les manifestations de soutien à Son Excellence ! N'aurait-il pas fallu que ces gens portent le deuil des pauvres martyrs tués par « les bandes armées de terroristes venus de l'étranger » ?

En voilà une question absurde fondée sur des affirmations erronées !

4 novembre 2011.

La mascarade de Bachar al-Assad ne pouvait échapper au commentaire acerbe de Nissan dénonçant la propagande « absurde » du régime. Celui-ci prétendait encore six mois après le début de la révolution que les manifestants étaient des « bandes armées de terroristes venus de l'étranger ». Indignée par cette glorification forcée, Nissan reste toutefois prudente et prend soin, dans son *post*, de ne pas préciser dans quelle ville elle se trouve. Quelques intellectuels, enseignants ou jeunes militants la repèrent sur Facebook et deviennent ses premiers « amis » virtuels. Ils échangent sans se connaître. Qui se cache derrière les noms de ses nouveaux compagnons ? Certains hommes ont pris des pseudos féminins ou l'inverse pour brouiller les pistes. Tous partagent la même ferveur. Un élan de solidarité les unit pour faire connaître la répression qui les frappe.

Nissan se montre particulièrement affectée par le sort d'une des premières victimes de la révolution. Zaynab al-Hosni avait dix-huit ans. Elle est morte sous la torture à Homs après avoir été arrêtée avec son frère aîné lors d'une manifestation. Leurs parents ont récupéré les dépouilles de leurs deux enfants mutilés.

Disparition.

Il est des départs que l'on choisit. D'autres qui nous sont imposés. Ceux-là sont aussi lourds que des montagnes que l'on essaierait de porter sur notre dos. On avancerait lentement, péniblement, on se retournerait un instant pour voir une dernière fois les êtres aimés. Et on remplirait nos malles de fragments de souvenirs, on essaierait autant que possible de retenir chaque pensée, même si l'on sait que les pensées ne se rangent pas dans les valises !

Que Dieu reçoive l'âme de Zaynab al-Hosni, celle dont je dirais en empruntant les mots du poème de Mahmoud Darwish : « Qui connaît Zaynab s'agenouille et se met à prier. » Si vous souhaitez un jour lui rendre visite, sachez qu'elle demeure dans cette contrée éternelle derrière la lumière du soleil. Avec toute ma tendresse pour son âme pure, mille saluts à Zaynab.

Les rêves se fanent et les objectifs s'évanouissent, mais la Syrie reste. Mon Dieu, aide-nous à vaincre le mal et à sauver la Syrie ! Mon Dieu, assure la victoire de ma vie, de mon amour, de ma Syrie chérie !

28 septembre 2011.

Nissan découvre soudain combien elle aime son pays, et la liberté. Elle chérit la terre qui a enfanté ceux qui portent ses espoirs. Mais elle ne les accompagne encore que virtuellement, menant maintenant une double vie. Professeur de

philosophie le jour dans un lycée pour filles, elle poste des commentaires sur sa page Facebook le soir. Elle se souvient de la phrase de Flaubert qu'elle a lu en traduction arabe : « Vivre en bourgeois et penser en demi-Dieu. »

Contradictions :

Ces jours-ci, on a de plus grandes maisons mais de plus petits lits.

On a plus de diplômes et moins de logique.

Plus de médicaments mais moins de santé.

On dépense compulsivement et on rit moins.

On se couche plus tard et on se réveille épuisés.

On a multiplié nos biens mais diminué nos valeurs.

On a appris à gagner notre vie mais pas à vivre.

On a prolongé notre vie de plusieurs années mais sans ajouter de vie à nos années.

7 octobre 2011.

Pour tromper la sagace « armée électronique syrienne », chargée de démasquer les opposants au régime sur les réseaux sociaux, Nissan doit déployer bien des ruses. Elle veille à entremêler *posts* engagés et réflexions légères sur la vie, l'amour et le monde pour donner le change à ceux qui la surveillent. Plusieurs de ses « amis » ont été arrêtés pour avoir diffusé des messages révolutionnaires sur les réseaux sociaux. Ils ont subi des interrogatoires musclés et ont été forcés de livrer leur véritable identité ainsi que celle de leurs compagnons.

Chère chaîne Al-Dounia,

La foule s'est rassemblée pour rendre hommage aux martyrs et appeler à la liberté après la prière du vendredi, puis elle s'est dispersée. Chacun est tranquillement rentré chez soi.

Notre brave chaîne a néanmoins omis de mentionner les grenades lacrymogènes lancées contre les manifestants près de la mosquée des Martyrs à Raqqa. Elle n'a pas non plus évoqué les tirs qui les ont visés près de la mosquée Al-Hani, toujours à Raqqa.

Que Dieu maudisse les menteurs !

26 octobre 2011.

Pour la toute première fois, Nissan mentionne Raqqa sur sa page Facebook, signalant par la même occasion sa présence sur place. La révolte aurait-elle enfin

atteint la ville endormie ?

2

Raqqa se réveille, Nissan Ibrahim se déchaîne

Les yeux fermés, nous avançons tête baissée vers la mort. Les yeux fermés, nous avançons dans l'obscurité. Le temps passe et nous regardons notre existence nous filer entre les doigts.

28 novembre 2011.

En Syrie, le temps ne passe pas. Il s'écoule goutte à goutte et s'immobilise souvent. Sa mesure est l'éternité. On a beau prévoir des activités, sortir, rentrer, travailler, faire des courses ou la sieste, quand on regarde l'heure, elle avance à peine. Même dans les plus grandes villes, Damas ou Alep, où les trajets sont longs et les occupations variées, la matinée prolonge le matin et, entre l'après-midi et la soirée, se cale l'équivalent d'une journée supplémentaire. Alors, à Raqqa, où les distances sont courtes, les cinémas inexistantes, la baignade dans la rivière réservée aux garçons, les cafés fréquentés uniquement par des hommes jouant au tric trac, le temps s'étire considérablement. Pour tromper l'ennui, on se réunit en famille, avec les voisins ou les amis. Dans la cuisine, les femmes évident les petites courgettes pour les farcir et roulent les feuilles de vigne très serrées. Toute la journée, elles bavardent, comparent les habitudes et les défauts de leurs maris respectifs, les performances scolaires de leurs enfants. On se déplace en groupe. On va chez l'un prendre le café, chez l'autre le thé. La télévision allumée en permanence meuble les conversations tandis que, dehors, la Syrie est à feu et à sang et que, chaque jour, on compte les morts.

Les jours passent et les nuits tombent, les matins se lèvent et la Syrie se soumet, exsangue. Je t'aime, toi, la fin du chemin et des rêves. Je t'aime ma patrie.

7 octobre 2011.

Accaparée par les événements, Nissan ne quitte plus la salle de séjour familiale. Assise en tailleur sur un des matelas de mousse qui encadrent la pièce, ses yeux passent des chaînes d'information en continu à l'écran de son ordinateur portable. Elle commente, s'amuse et prend position dans la joute qui oppose la chaîne Al-Jazeera, favorable à la révolution, aux médias du régime.

Ces derniers contestent les images des manifestations et font passer les protestataires pour de dangereux terroristes.

Je ne sais pourquoi l'affaire de la « conspiration de la chaîne Al-Jazeera » me rappelle Colin Powell, le ministre américain des Affaires étrangères qui, au temps de la guerre en Irak, proclamait : « Al-Jazeera n'a aucune crédibilité puisqu'elle qualifie notre intervention en Irak d'occupation américaine. »

17 novembre 2011.

Nissan rit jaune. La répression a déjà fait en six mois plus de 3 000 morts. Les forces de l'ordre ne tirent plus seulement à la mitraillette mais aussi au canon pour mater les quartiers rebelles. Des soldats commencent à désertre et rejoignent les insurgés. Homs, troisième ville du pays, est surnommée la « capitale de la révolution ». Pendant des semaines, plusieurs dizaines de milliers d'habitants occupent places et quartiers périphériques. Mais à quel prix ? Les morts tombent par dizaines tous les jours, des familles prennent la route de l'exil, cherchent refuge dans des régions ou des villes plus sûres. Raqqa en fait partie. L'accueil de ces premiers « déplacés » suscite un élan de solidarité. Les jeunes sympathisants de la révolution y voient une occasion de se mobiliser sans risques. Ils s'organisent pour loger les familles de réfugiés chez l'habitant ou dans des locaux désaffectés. Ils mettent en place des collectes de vivres, de vêtements et de couvertures pour l'hiver. Combien sont-ils à écouter avec Nissan les récits des rescapés ? À s'insurger de la passivité complice de Raqqa tandis que d'autres villes syriennes saignent et sacrifient leurs enfants ?

À quelle époque appartient-on ? De quelle ville sommes-nous les habitants ? Une ville repue d'ignorance et de décadence ? Ou gorgée de prospérité et de stupidité ?

Malheureuse Raqqa...

5 novembre 2011.

L'afflux de réfugiés réveille les révolutionnaires virtuels. De petits groupes d'activistes se forment dans la ville de Raqqa en décembre 2011. Ils organisent ce qu'on appelle des « manifestations volantes ». Une heure et un lieu sont indiqués sur Facebook, quelques minutes après, des manifestants s'y retrouvent. Une fois rassemblés, l'un d'entre eux sort de son sac une pancarte sur laquelle est inscrit par exemple : « solidarité avec les gens libres de Homs » ou « le peuple veut la chute du régime ». Puis ils se mettent à scander de conserve le

même slogan devant la mini-caméra d'un téléphone portable. Si les forces de l'ordre surgissent, la troupe se disperse comme une volée de moineaux.

À Raqqa, seules deux ou trois femmes participent à ces premières actions. Nissan n'en fait pas partie et ne les mentionne pas sur sa page Facebook. Pourtant, au début de l'année 2012, une importante manifestation a lieu dans son quartier de Rumeilah et Nissan n'y est pas indifférente. Un jour, elle entend de loin des voix scander les slogans familiers. Quelques minutes après, elle reconnaît les sirènes des véhicules de police, puis les pas de course des manifestants en fuite. Au lieu d'écarter simplement le rideau de la fenêtre pour voir ce qui se passe, elle entrouvre la porte de la maison donnant sur la ruelle. Cinq ou six jeunes entrent illico, essoufflés. Elle les presse de s'asseoir dans la salle de séjour, après s'être déchaussés. Et, sans dire un mot, elle attrape sur le poêle à mazout la théière bouillante et verse à chacun un verre déjà sucré. Enfin, elle prie sa mère de les rejoindre pour former le tableau d'une visite amicale ordinaire au cas où la police débarquerait pour une perquisition. Une fois l'appréhension d'être arrêtés passée, Nissan engage la conversation. Elle remercie d'abord Dieu d'avoir ainsi guidé les jeunes révolutionnaires vers sa demeure et félicite ces derniers pour leur engagement. Pleins de reconnaissance, ils racontent avec excitation et soulagement les détails de leur course-poursuite dans les rues de Raqqa.

Aucun nom n'est échangé. Le geste salvateur de Nissan ne surprend pas outre mesure. Depuis les prémices de la révolution, il n'est pas rare de voir s'ouvrir des portes solidaires. Comme galvanisée par cette rencontre, Nissan exprime sa rage contre l'injustice du régime et son admiration pour le courage et les sacrifices des insurgés, ceux de Homs en particulier. L'un de ses hôtes s'étonne de voir dans sa bibliothèque tant de livres. En effet, la Bible côtoie le Coran et des recueils de poésie adossés à des ouvrages de philosophie. Nissan prend goût à ce jeu de rôles qui lui permet de participer pour la première fois à la révolution et d'aller au-delà des *posts* Facebook et de la contestation virtuelle.

Une heure plus tard, les jeunes repartent, deux à deux, dans la nuit. Sa porte leur sera toujours ouverte, assure Nissan en guide d'adieu.

La vie mérite bien mieux que de réaliser le succès pour soi-même.

30 septembre 2011.

La révolte populaire se transforme en insurrection armée. Les périphéries des grandes villes échappent peu à peu au régime, à Homs d'abord puis autour de Damas. Les confrontations entre armée et groupes de combattants se multiplient, le nombre de morts aussi. Les opposants refusent de parler de « guerre civile »,

synonyme pour eux de conflit communautaire entre Alaouites, partisans de Bachar al-Assad, soit 10 % de la population, et Sunnites, qui sont majoritaires. Depuis le début, ils savent que, contrairement à la Tunisie et à l'Égypte, le renversement de la dictature syrienne sera plus long et difficile. La fatigue gagne les révolutionnaires démocrates pacifiques du printemps 2011.

La vie en Syrie devient insupportable... Parce que l'objectif ne peut être atteint.

Le spectre du communautarisme nous hante et s'immisce dans nos esprits. On ne peut pas continuer de s'aveugler ainsi. Combien de temps faudra-t-il pour effacer et restaurer la mémoire, les visages des martyrs, leurs corps dépecés ?

Syrie ma patrie, n'es-tu pas encore rassasiée de notre sang ? Jusqu'à quand durera l'oppression ? La Syrie nous ôte tout espoir. Arriverons-nous à atteindre un jour cet objectif inaccessible ? Paix à l'âme de la Syrie. Paix à ceux qui l'ont aimée.

13 février 2012.

Accablée par le sang qui ne cesse de couler et la révolte qui s'enlise, Nissan ne trouve pas de compensation dans sa vie quotidienne. Elle se couche tard, dort mal, se traîne pour se rendre au lycée et la médiocrité des élèves l'exaspère. À la maison, elle se chamaille avec sa sœur à tout propos, grignote toute la soirée jusqu'à la nausée. Quand son regard s'égare dans un miroir, elle se déteste. Quel amour attend-elle d'ailleurs ? Son grand amour n'est-il pas sa Syrie promise ? Sa patrie en péril.

Irrésistiblement, elle retourne à son écran mais les nouvelles qui lui parviennent sont plus sombres les unes que les autres. En cette soirée d'hiver 2012, elle publie des photos d'enfants tués sous les bombardements à Homs. On y aperçoit le corps démembré d'une petite fille écrasée sous les décombres de sa maison, et le visage défiguré d'un adolescent torturé à mort par les forces de l'ordre.

Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? Mon Dieu, je ne m'oppose pas à Ta volonté.

Ils meurent en quelques instants et nous laissent mourants à tout instant.

On se tait et pourtant le silence est insupportable.

6 mars 2012.

En ce début d'année 2012, Nissan veille chaque nuit devant les chaînes

d'information arabes qui transmettent en direct de New York les débats internationaux. Elle se documente sur les règles des différentes instances de l'ONU. Elle s'enthousiasme à l'idée d'un plan international de sortie de crise. Mais son rêve de délivrance s'évanouit brutalement avec le double veto de la Russie et de la Chine, lors du Conseil de sécurité de l'ONU. Quand elle voit se lever les mains des deux ambassadeurs opposés à la résolution, elle tape les siennes contre sa tête, avec ce geste que font les Orientaux quand le malheur les frappe.

137 pays contre la Russie et la Chine... La terre serait-elle devenue trop étroite ?

17 février 2012.

Pourtant, Nissan n'est pas de celles qui se laissent abattre. Sa résilience est à l'image de celle de ses camarades. Le lendemain du vote de l'ONU, elle publie un dessin de presse représentant « la Syrie libre » en femme poignardée par la Russie, l'Occident et les Arabes. La « femme » dit à son fils : « N'aie pas peur, je suis forte et je survivrai ! »

La révolution a atteint un point de non-retour. La division entre « loyalistes » et insurgés s'accroît. Les premiers, partisans du régime ou tout simplement passifs face à la répression, s'éloignent de ceux qui sont engagés dans la contestation. La colère de ces derniers, qui subissent les bombardements de l'armée, grandit.

Comment expliquer la hausse du prix de la liberté en Syrie ? Il est le plus élevé du monde. Décidément, le peuple syrien n'a aucune dignité. Vous, habitants d'Alep, de Damas, de Sweida, de Raqqa, où donc est passée votre dignité ?

6 mars 2012.

Les habitants de Raqqa restent majoritairement passifs face à l'oppression. Il ne faut pas oublier que 40 % de fonctionnaires peuplent la ville et que leurs salaires sont menacés au moindre écart de parole. La délation va bon train au sein des administrations, et jusque dans les établissements scolaires. Nissan est la première à craindre ces dénonciations. Ses diatribes contre les Syriens « sans dignité » la rendent vulnérable elle aussi. Or, elle ne peut se permettre de perdre son emploi avec son père malade et la raréfaction du travail en cette période de grande instabilité économique.

Putain de vie de fille ! Existe-t-il vie plus humiliante et plus dégradante ? Je comprends maintenant tous ces gens qui se désolent à la naissance d'une fille. Une fille est trop faible. Qu'est-elle hormis un pion sur l'échiquier ? Va par ici, fais ça, ne sors pas, ne manifeste pas, n'écris pas, ferme ta gueule, tais-toi, ne parle à personne ! Quoi que tu racontes, tu ne reçois que des reproches... pff ! Putain de vie !

12 mars 2012.

Il est rare que Nissan se rebelle contre sa famille. Elle est restée docile et sage malgré le feu qui brûle en elle. Pourtant, les interdictions imposées par ses parents lui deviennent insupportables au moment où l'agitation est à sa porte. Les opposants de Raqqa se préparent en effet à célébrer en grand le premier anniversaire du déclenchement de la révolution, le 15 mars. C'est un groupe de femmes qui lance le mouvement. Certaines sont ses « amies » sur Facebook et apprécient ses positions et ses commentaires audacieux. Nissan suit les préparatifs du rassemblement qu'elles projettent secrètement, s'enthousiasme et les encourage sans préciser si elle sera présente dans la rue. Le jour J, elle doit se contenter de partager sur sa page le lien de la vidéo tournée grâce au téléphone portable de l'une des participantes. Elle trouve les images postées sur le Raqqa News Network, une page d'informations en ligne créée par les jeunes contestataires de la ville. Têtes couvertes d'un foulard pour la plupart, certaines se voilent le visage pour ne pas être identifiées. Deux ou trois autres, plus jeunes, apparaissent avec leurs longs cheveux lâchés sur les épaules. Une trentaine de femmes portent des pancartes et scandent des slogans pour la liberté. « Actions et idées des femmes de Raqqa », commente sobrement Nissan sous la vidéo. C'est la première d'une série. Le lendemain, sous le titre « Superbe manifestation des gens libres de Raqqa », Nissan publie les images des rassemblements qui se tiennent dans plusieurs endroits de la ville en précisant à chaque fois le lieu : « rue Al-Wadi » ou « quartier Al-Thakaneh ». Elle se trouve une nouvelle mission pour compenser sa non-participation physique. Elle s'emploie à diffuser les informations et les images d'une mobilisation qui s'est fait attendre dans sa ville dont elle peut enfin être fière.

Raqqa, voilà que tes enfants sont sortis par fidélité pour ton sol, par sacrifice pour ta terre. Maudits soient les traîtres. On ne s'abaissera pas. Raqqa terre des révolutionnaires et des nobles chevaliers. Voilà la Raqqa orientale. Nous sommes les courageux de Raqqa et nos enfants sont tous des braves.

18 mars 2012.

En rejoignant un an après la révolution qui embrase la moitié du pays, Raqqa doit forcément en payer le prix : la répression féroce par les forces de l'ordre.

Des tirs intenses sont entendus en ce moment à Raqqa. Des martyrs et des blessés sont tombés.

16 mars 2012.

L'une des premières victimes des tirs de l'armée va amplifier la révolte à Raqqa. Ali al-Babinci, seize ans, est blessé à la poitrine dans une manifestation sur la place de l'Église, au centre de la ville. Transporté par ses camarades à l'hôpital voisin, les agents de la sécurité refusent son admission. L'adolescent succombera en moins d'une heure. Dernier d'une famille de six garçons, tous arrêtés à plusieurs reprises pour leur activisme, Ali avait formé un groupe dans son lycée dès les premiers mois de la contestation et organisé les premières petites manifestations à Raqqa. Sa mort provoque un électrochoc. Ses obsèques, le 16 mars, rassemblent des dizaines de milliers d'habitants et se transforment en une gigantesque marche de protestation contre le pouvoir. Les gens envahissent les rues pendant près de vingt-quatre heures. Dans les rues étroites, les snipers tirent du haut des immeubles. De nombreuses victimes tombent et avec elles le mur de la peur. Leurs enterrements sont l'occasion de nouvelles émeutes.

Ils font face aux tirs à balles réelles avec leur poitrine nue et avec des pierres. Non, les amis, je ne parle pas de nos frères palestiniens. Il s'agit de nos héros de Raqqa.

19 mars 2012.

Sans avoir la plupart du temps besoin de les commenter, Nissan publie à un rythme effréné les images captées par les activistes dans les rues de sa ville : vidéos de foules en colère, de jeunes déchaînés, de blessés, de cortèges funèbres et de manifestations. Raqqa est entrée dans l'engrenage infernal protestation-répression.

Les amis, je vous jure que Raqqa s'est transformée en champ de bataille. L'armée grouille dans la ville, des sacs de sable surmontés de mitrailleuses braquées sur les passants s'érigent à chaque carrefour, les jeunes sont fouillés. L'atmosphère est électrique.

20 mars 2012.

J'ai pris il y a un instant mon téléphone portable pour revoir mes anciennes notes et je m'étonne de lire « Journée sanglante aujourd'hui »... je ressens de la honte et de la déception : 14 morts sont tombés !

Je considérais que 14 morts c'était beaucoup alors qu'aujourd'hui il y en a 80. Comment qualifier cette journée ?

22 mars 2012.

La nuit uniforme commence en une heure (horloge) et se termine en une heure.

Cette semaine de mars où Raqqa s'est enflammée est sanglante. Pour empêcher que les cortèges funèbres ne se transforment en nouvelles manifestations, les services de renseignements du régime obligent les familles à enterrer leurs fils de nuit, en catimini, en les menaçant de s'en prendre à leurs autres enfants ou à leurs biens. Seules deux familles résistent à la pression et sont convaincues par les militants d'organiser des funérailles en plein jour à la sortie de la mosquée. Pendant la procession vers le cimetière, des prières et des slogans en hommage aux « martyrs » sont scandés par les centaines de participants. Un défi aux forces de sécurité qui tirent sur la foule tuant même ceux qui portent les corps des défunts.

Interdite de sortie, Nissan n'a participé que virtuellement, mais passionnément, aux manifestations sanglantes. C'est après la bataille qu'elle se hasarde dans les rues. Elle saute sur l'occasion quand son père a besoin d'un médicament uniquement disponible dans une pharmacie du centre-ville. Dès qu'elle franchit la porte de la maison, elle respire à pleins poumons l'air d'un printemps si inhabituel à Raqqa. Elle croit renifler l'odeur de la liberté mêlée au sang des fils de sa ville. Elle marche à vive allure jusqu'aux rues où ont défilé les manifestants, trois jours plus tôt. Elle suit leur parcours, tel qu'elle l'a vu dans les vidéos. Elle se recueille intérieurement devant les lieux où sont tombés des jeunes sous les balles des forces de l'ordre. Celles-ci sont maintenant déployées en nombre sur les places et les artères de la ville reprise en main. Nissan n'ose lever les yeux vers les soldats. Elle passe tête baissée et en les maudissant dans son cœur. Elle aurait tant voulu être là pendant les événements.

Mais la révolution à Raqqa ne fait que débiter et la jeune femme obéissante ne veut plus rester ainsi. Le besoin de s'engager dans le combat auquel elle a adhéré dès le premier jour devient irrépensible. Comme tous ces jeunes qui risquent leur vie dans les rues, elle aussi se voit en héroïne. Elle est même prête au sacrifice suprême.

Nissan Ibrahim a creusé sa tombe et écrit quelques mots d'épitaphe puis elle a planté énergiquement la pelle pour poursuivre le chemin de la révolution, la voie de la dignité, le chemin des martyrs.

30 décembre 2011.

« Allahou Akbar ! Raqqa, la liberté te va si bien ! »

Les cœurs et les têtes des Syriens semblent s'élargir en cette deuxième année de la révolution. Ils veulent vivre avec intensité l'histoire qu'ils ont commencée. Sortis de la soumission, ils se découvrent des ambitions grandes comme un pays, comme un peuple, comme un horizon. Ceux qui traduisent cela en actions restent minoritaires. Mais ils nourrissent l'espoir des foules cachées qui les admirent et les soutiennent. Nissan est l'une de leur porte-parole. Pour elle, comme pour tant d'autres, le temps de l'ennui est révolu. Les idées, les idéaux qu'elle chérissait dans les livres sont désormais incarnés par des héros de chair et d'os. Elle communique avec eux grâce à la messagerie privée de Facebook. Elle partage leur révolte et leur transmet parfois des informations sur les mouvements des militaires dans son quartier. Mais le procédé devient dangereux. Plusieurs militants, identifiés malgré leurs pseudos, sont arrêtés et interrogés. Sous la torture, les plus vulnérables dénoncent leurs camarades.

La chape de plomb retombe sur Raqqa après la folle semaine du 15 mars. La répression féroce a eu raison de la révolte. Le régime de Bachar al-Assad ne pouvait supporter l'affront de cette ville qu'il croyait maîtriser. Les tribus influentes de la région lui ont toujours prêté allégeance. Le parti Baath au pouvoir y compte un pourcentage record d'adhérents grâce aux nombreux fonctionnaires en quête de protection et de promotion. Des milliers d'entre eux viennent d'ailleurs de son fief, la région côtière de Lattakieh, et appartiennent à la communauté alaouite, le clan au pouvoir à Damas. Affectés aux meilleurs postes dans l'administration ou dans l'enseignement, ils sont de farouches partisans du régime et servent souvent de délateurs. C'est le cas de la directrice du lycée Al-Faraby, où travaille Nissan. « Alors ? Le régime n'est pas tombé... ? » lance-t-elle ironique dans la salle des professeurs. Les deux enseignantes visées restent impassibles, pourtant Nissan se sent doublement atteinte. Elle souffre de ne pouvoir exprimer sa solidarité aux révolutionnaires et de devoir lâchement se taire. La répression a triomphé des premiers soulèvements de Raqqa. Il faut à nouveau s'autocensurer, y compris sur les réseaux sociaux. Est-ce pour cela que Nissan délaisse sa page Facebook de fin

mars à octobre 2012 ?

Une forme de schizophrénie se répand parmi les opposants. S'ils ne manifestent plus, leurs esprits ne sont pas moins échauffés. Pour Nissan, rien de nouveau. Elle poursuit le jour ses activités de jeune fille rangée et se transforme la nuit en cyberreporter. Tous les matins de la semaine, elle enfle une jupe longue et une tunique ample par-dessus. Elle attache ses longs cheveux bruns puis les couvre d'un foulard. Elle se rend au lycée à pied par les chemins poussiéreux de Rumeilah, qui ne compte que deux ou trois rues asphaltées. Au lycée, elle a un statut privilégié auprès des lycéennes puisque leur parler de philosophie est aussi une manière de les éveiller à un esprit critique. Grâce aux auteurs étudiés, Nissan peut faire passer certaines idées, certains idéaux, bien que tous les sujets d'actualité soient tabous dans la Syrie d'Assad. Elle surprend parfois les chuchotements des adolescentes et se réjouit de constater que l'esprit de rébellion a gagné toutes les strates de la population. L'injustice n'est plus perçue comme une fatalité durable. De retour chez elle, comme toutes les femmes de son pays, Nissan se met à l'aise ; elle retire ses chaussures compensées, défait son foulard, libère sa chevelure et aide sa mère à préparer le déjeuner. Le repas principal de la journée se prend vers 15 heures dans les maisons syriennes. Une nappe plastifiée est étalée sur le sol du séjour. On sert un ragoût de légumes de saison mélangé à de petits morceaux de viande d'agneau. Une fois le riz partagé, chacun s'assoit en tailleur.

Le soir venu, Docteur Nissan Jekyll se transforme en Miss Hyde. Elle active ses antennes invisibles pour suivre la révolution. Non loin de Raqqa, l'insurrection armée gagne du terrain au point que les troupes du régime perdent le contrôle total de certaines villes dans la région d'Idlib, au nord-ouest de la Syrie. Elles sont désormais « libérées », lit-on sur les pages Facebook des révolutionnaires que Nissan fréquente assidûment, captivée par l'emballement auquel elle assiste en cet été 2012. Depuis quelques mois, à l'initiative de petits officiers et de déserteurs refusant de tirer sur les manifestants, une Armée syrienne libre s'est formée. Les insurgés réalisent des conquêtes majeures. Fin juillet, ils s'emparent de plusieurs banlieues de Damas mais aussi d'une bonne moitié d'Alep, la deuxième ville du pays, si chère au cœur de Nissan. Enhardie par l'avancée de la rébellion et les revers des troupes du régime, Nissan retourne à sa page Facebook. Son premier geste est d'afficher en image de profil « Al-Khalidyeh », le nom d'un quartier de Homs encerclé et bombardé par l'armée régulière. Des manifestations immenses et festives s'y déroulent sous la protection des hommes armés de la ville. Elles sont retransmises en direct sur la chaîne Al-Jazeera que Nissan ne cesse de regarder. Puis elle poste sans commentaire la vidéo d'une brigade de l'Armée syrienne libre défilant à Tall-

Abyad. La ville frontalière de la Turquie située à moins de 100 kilomètres au nord de Raqqa et rattachée administrativement à sa province est à son tour « libérée » en octobre 2012. Cet avant-goût de victoire donne à Nissan une humeur joviale. Mais elle ne se départit pas de son ton cynique.

Un enfant demande à sa mère : « Pourquoi appelles-tu mon petit frère “mon oiseau” ? »

La mère répond : « Parce qu’on appelle ainsi les petits enfants. Pourquoi poses-tu cette question ? »

L’enfant : « Parce que je l’ai jeté par la fenêtre et qu’il n’a pas volé. »

Hahaha !

19 novembre 2012.

Un hiver précoce, exceptionnellement rude, touche le Moyen-Orient. Des pluies torrentielles, mélange de grêle et de neige, s’abattent sur la Syrie à feu et à sang. Bien que les premiers flocons transforment les rues en aires de jeux pour les enfants et donnent un air de fête à la ville, les conditions météorologiques s’aggravent et rendent difficile la circulation sur des routes déjà endommagées par les bombardements. Les produits vitaux, mazout de chauffage ou gaz pour la cuisine, viennent à manquer. Les coupures d’électricité et d’eau sont de plus en plus fréquentes et longues. Sur les trottoirs enneigés, des files d’attente se forment pour une livraison de farine ou de combustible. L’école devient buissonnière pour les élèves comme pour les enseignants. Nissan passe ses journées à la maison, recroquevillée sur les coussins du séjour, deux ou trois paires de chaussettes aux pieds et plusieurs épaisseurs sur le dos. Elle s’enroule dans une couverture en polaire synthétique de fabrication chinoise, imprimée de grosses fleurs. Et quand le courant revient soudainement, Nissan sort ses doigts de la couverture pour consulter son ordinateur et taper un bref *post* sur sa page.

Le pire, c’est que l’électricité revient toujours la nuit quand tout le monde dort... C’est pour ça que je reste éveillée !

20 janvier 2013.

Le rythme de vie s’adapte aux conditions de guerre, de froid et de pénuries. Comme Nissan, les jeunes militants syriens préfèrent la nuit pour communiquer sur les réseaux sociaux à l’abri de la surveillance des familles et peut-être, espèrent-ils, de celle des espions. Car la situation est loin d’être figée en cet hiver inhabituel. La plus grande portion de la frontière turco-syrienne, longue de

900 kilomètres, est passée sous le contrôle de la rébellion qui tient désormais des régions entières dans le nord du pays. Homs continue d'être encerclée et résiste de plus en plus difficilement aux bombardements. L'aviation du régime est entrée en action.

À Raqqa, un Front de libération s'est formé depuis l'écrasement de la protestation pacifique. Les membres de la première de ces brigades se sont donné le nom de « Descendants d'Al-Rachid », en référence au glorieux calife abbasside du VIII^e siècle, Haroun al-Rachid, qui avait établi sa résidence d'été dans la ville et venait tous les ans de Bagdad pour y séjourner. Son buste en plâtre doré trône dans le jardin qui porte son nom dans le centre de Raqqa. Celle-ci s'en enorgueillit d'autant plus qu'elle a peu de pages de gloire inscrites dans son histoire. Elle a même été complètement désertée pendant une très longue période, à la suite de l'invasion mongole au XIII^e siècle. Ce n'est qu'au milieu du XIX^e, quand l'Empire ottoman y a installé une garnison, que des tribus et des familles des régions environnantes sont venues l'habiter.

Les nouvelles de l'insurrection réchauffent le cœur de Nissan. Elle publie des dessins humoristiques : un poêle pleure sur la tombe de son défunt « Mazout ». Les détails du quotidien n'ont plus d'importance. Comme beaucoup de Syriens, elle ne vit plus que pour la cause qu'elle a épousée. Son humeur change selon les informations.

Pff ! Quelle journée monotone ! Pas une bonne nouvelle... Mon Dieu, faites que cette journée se termine par un chasseur Mig abattu, un assassinat ou une défection importante dans les rangs de l'armée... Je vous en supplie, mon Dieu !

La Syrie n'est pas une simple patrie, elle est le poumon de la liberté, le cœur des révolutions. Elle est la flûte qui ne se lasse pas de chanter la mélancolie et le désir de vivre de toute l'humanité... Elle est le souffle des égarés.

26 janvier 2013.

Message aux pessimistes : au lieu de dire que la révolution n'a pas vaincu au bout de deux ans, il faut dire qu'elle n'a pas reculé depuis deux ans !

Un jour viendra, inchallah, où les profs pourront raconter à leurs élèves ce tournant dans l'histoire de la Syrie : « Ainsi, le peuple syrien a vaincu le régime d'Assad. Ainsi, la Syrie a conquis pour la deuxième fois son indépendance en se libérant des tyrans. »

29 janvier 2013.

Convaincue qu'elle est protégée par l'utilisation de son pseudo, Nissan

s'exprime désormais sans retenue. Elle prend toutefois soin de ne pas publier de photo, ni de lieu de résidence, ni de date d'anniversaire. Elle compte une cinquantaine d'« amis » sur sa page Facebook, qu'elle ne connaît pas réellement. Certains ne sont ni de Raqqa, ni même syriens. Ils apprécient ses réflexions, ses blagues ou ses informations, et les commentent. Elle leur répond fraternellement en les appelant « mon cher », « mon frère » ou « ma chérie ». L'espace virtuel est devenu sa réalité et le sens de sa vie. Le lien privilégié avec autrui et l'unique source d'espoir.

En février 2013, les mouvements s'accélèrent autour de Raqqa. Les combattants rebelles ne sont pas loin de la ville. Le chef de l'un des groupes armés et plusieurs de ses hommes sont même originaires de Rumeilah. Éloigné du centre, ce quartier est l'un des plus agités. Les murmures enthousiastes échangés entre voisins se transforment déjà en manifestations de quartier. Nissan n'a qu'à se pencher à sa fenêtre pour voir et entendre les groupes de jeunes scander les slogans longtemps interdits. La voilà aux premières loges pour observer ce qui se prépare sur le terrain.

Urgent : l'Armée libre est maintenant dans l'attente de vos prières, chers amis révolutionnaires. Quant à vous, les shabiha [sbires du régime], pas question de vous dire où ils sont !

8 février 2013.

Mon Dieu ! Où a eu lieu le bombardement ? Merci à ceux qui ont des informations de les publier.

18 février 2013.

On dirait que l'Armée libre est entrée !

20 février 2013.

Nous saluons la victoire et la liberté au cœur de la ville syrienne de Raqqa. Allez, tenez bon et ayez confiance en Dieu.

22 février 2013.

La bataille pour la libération de Raqqa a bien commencé. Des groupes de combattants rebelles progressent de part et d'autre de la ville pour prendre en tenaille les forces du régime. Celui-ci avait relâché son attention, sous-estimant le danger dans une cité longtemps rangée. Soumis à de plus grosses pressions sur d'autres fronts, il avait allégé ses effectifs et ses troupes sont alors débordées par

l'offensive des insurgés. Après quarante-huit heures d'affrontements, les soldats perdent le contrôle de la situation. La plupart d'entre eux négocient avec les assaillants leur évacuation vers la base militaire de la 17^e division, au nord de Raqqa. Regroupés sur ce site qui surplombe la ville, ils la pilonnent au canon.

À Raqqa, le bruit des balles et des tirs de mortier se mêle à celui de la pluie.

4 mars 2013.

En quelques heures, une foule en liesse envahit les rues. Les voitures se mettent à klaxonner et reçoivent des pluies de riz jeté depuis les balcons. Les femmes poussent des youyous. Les commerçants distribuent des pâtisseries et des sucreries aux manifestants. Des centaines d'entre eux se dirigent vers la grande place dite des Pompiers au centre de la ville où est dressée la statue géante de Hafez al-Assad. Comme à Bagdad dix ans plus tôt lorsque les Irakiens ont abattu la statue de Saddam Hussein devant les caméras du monde entier, celle du tyran de Damas est mise à terre et piétinée. La scène est filmée par des dizaines de jeunes avec leur téléphone portable. Nissan diffuse les vidéos sur sa page Facebook et jubile. Elle compare la destruction de la statue du dictateur à celle du dieu pré-islamique de La Mecque fracassée par l'épée de Mohamad. Par ce geste, le prophète signait sa conquête de la ville contre les idolâtres.

Le dieu Habal écrasé sous les pieds des hommes libres de Raqqa ! Quel moment magnifique ! Quels événements formidables !

Les Allahou Akbar remplissent le ciel de Raqqa, comme un premier jour de fête. Allahou Akbar ! Raqqa, la liberté te va si bien !

4 mars 2013.

Encore une fois, Nissan vit ces instants si longtemps espérés derrière l'écran de son ordinateur. Elle ne peut participer à l'immense joie collective qui s'est emparée de sa ville. Ses parents craignent pour sa sécurité et l'empêchent de sortir. En effet, la vengeance de l'armée de Bachar al-Assad ne se fait pas attendre. Son artillerie se déchaîne depuis la base militaire au nord de Raqqa. Son aviation se met à bombarder abondamment. Nissan est devenue experte dans l'art de distinguer à l'oreille les provenances des appareils.

Bah alors ? Il fait nuit, le ciel est nuageux. Pourquoi le Mig bombarde à cette heure-ci ? Serait-ce un Sukhoi ?

5 mars 2013.

Quand le quartier de Rumeilah est visé à son tour par un raid aérien le 9 mars 2013, la famille de Nissan se décide à suivre les pas de milliers d'autres habitants de Raqqa qui quittent la ville pour des zones moins dangereuses. À bout de nerfs, la mère de Nissan cherche depuis un moment à éloigner son mari malade et ses deux jeunes filles de l'agitation qui les entoure. Au lendemain de l'attaque, elle négocie avec un chauffeur de taxi du voisinage, rentre à la maison, range à toute vitesse quelques effets indispensables et embarque sa famille sur la route, en direction du nord. Ils se réfugient chez des cousins de son mari près de la frontière turque. Bien qu'elle aspire à rester à Raqqa, Nissan ne peut contrarier ses parents. Elle part sans préciser où à ses « amis ».

Le spectre du déplacement me déchire. Il ébranle tout mon être, ma Raqqa si chérie.

5 mars 2013.

Leur terre n'a jamais été aussi chère aux Raqqaouis. Longtemps marginalisés et complexés par rapport aux habitants des autres grandes villes syriennes, ils viennent d'entrer par la grande porte dans l'Histoire et exultent de fierté. Première capitale de province à se soustraire à l'oppression de Bachar al-Assad, la ville lève la tête. Elle attire les regards de tous les Syriens et au-delà. Elle fait la une des journaux télévisés arabes qui la situent sur la carte de la Syrie.

« Hé ! les amis, vous avez remarqué que Nissan a disparu ? Elle n'a pas répondu à un seul post depuis un moment », écrit l'une de ses « amies » sur le mur Facebook de Nissan le 10 avril.

« Merci, ma chère, je vais bien », répond Nissan le lendemain sans autre commentaire.

Après avoir passé un mois avec sa famille dans le village de son père, les voilà de retour à Raqqa. Privée de connexion Internet pendant ce laps de temps, elle a suivi les informations à la télévision en rongant son frein. Cette trêve lui a permis de réfléchir. Elle veut prendre ses distances avec ce lien virtuel grâce auquel elle vit par procuration depuis deux ans. Maintenant que Raqqa est libre, Nissan aussi est libérée de la crainte et de la surveillance du régime. Elle peut quitter la peau de Nissan Ibrahim et s'engager enfin dans la vraie vie.

Raqqa rebascule, Nissan disparaît

Le printemps n'a jamais vraiment compté à Raqqa. Trop peu d'arbres et d'espaces verts pour modifier l'allure pierreuse des rues plantées d'immeubles et de bâtiments construits à la hâte pour répondre aux besoins d'une population galopante. Les plantes en pot qui garnissent les balcons ou les cours de chaque maison syrienne sont vertes toute l'année. Mais ce printemps 2013 restera gravé dans les mémoires des Raqqaouis. Il marque la fin d'un hiver inhabituellement rigoureux et d'une période de pénuries, mais surtout la vertigineuse surprise de se retrouver en quelques jours hors du contrôle d'une dictature sévissant depuis plus de quarante ans. Dans une ville désormais livrée à elle-même, les idées et les projets ne manquent pas. Chacun nourrit une ambition, veut réaliser un rêve, écrire l'Histoire sur une page blanche ou même redessiner le monde en noir.

Cette ambiance festive se prolonge les semaines qui suivent le départ des forces du régime. Des rassemblements joyeux se tiennent tous les jours dans les rues. Les jeunes militants, qui appelaient à la liberté sans y avoir jamais goûté, la savourent avec intensité. On chante et on danse partout. La liberté se révèle encore plus belle que dans leurs rêves. Ses potentialités sont sans limites dans une grande ville sans maître. Ils sont des milliers – démocrates, étudiants, intellectuels de tous les milieux – à proposer des expériences civiles et civiques dans le laboratoire syrien de l'après-Assad. Des délégations de militants, de jeunes, de femmes viennent de tout le pays et même de plus loin pour participer à la construction de la nouvelle capitale de la liberté. Des journalistes et des militants occidentaux parviennent aussi à gagner Raqqa pour découvrir cette société en éveil. Les petits groupes d'activistes qui protestaient clandestinement sur leurs pages Facebook se déclarent ouvertement. Ils se mettent à publier et imprimer des journaux de façon artisanale. Une quarantaine de publications voient le jour en quelques semaines. Des regroupements de jeunes, de femmes, de juristes, de travailleurs sociaux, d'urbanistes, d'écologistes se forment. Les talents et les énergies se rassemblent pour repenser la cité. Chaque groupe de copains, de voisins ou de collègues crée son association. Tous organisent des rencontres et des débats dans les cours des maisons ou des écoles, dans les cafés ou les jardins. Ils sont souvent surpris par le nombre et la qualité des participants qui répondent spontanément à leurs invitations lancées sur Facebook ou

affichées dans les nouvelles publications.

C'est dans ces réunions que Nissan fait ses premières apparitions publiques. Comme la majorité de ceux qui se cachaient derrière des pseudos sur les réseaux sociaux, elle peut enfin afficher sa position. Désormais citoyenne, elle veut prendre part aux débats et aux projets. Elle n'adhère pas officiellement à un groupe, mais suit plusieurs conférences sur la gestion de la ville, l'éducation et la culture démocratique. Dans ces réunions d'une cinquantaine de personnes, les femmes, qui comptent pour moins du quart, ont tendance à se regrouper. La tradition de la séparation entre hommes et femmes reste ancrée, y compris dans le milieu révolutionnaire naissant. À une ou deux exceptions près, elles ont toutes la tête recouverte du *hijab* usuel. Cela ne les empêche pas d'afficher leur coquetterie en choisissant une couleur vive et en se fardant les yeux et les lèvres. Nissan goûte au plaisir de s'apprêter pour ces assemblées. Elle marie soigneusement une jupe unie avec un chemisier imprimé, se coiffe d'un *hijab* assorti et porte souvent un gros collier en fausses perles. On la remarque davantage pour son assurance calme, son visage avenant et son large sourire que pour ses interventions. Elle parle peu en public, mais écoute avec attention et prend des notes. L'expansive Nissan Ibrahim des *posts* Facebook est soudain intimidée. Elle observe en silence ces filles et fils d'ingénieurs, de médecins, de commerçants ou de fonctionnaires qui débattent passionnément tandis qu'elle vient d'un milieu beaucoup plus modeste, une famille immigrée ouvrière. Ses études, ses lectures, son métier ont certes hissé ses ambitions mais pas tout à fait encore sa situation. Elle réalise que c'est la révolution qui lui permet d'être là.

Nissan est loin d'être la seule inconnue dans ces assemblées. Nombre de jeunes Raqqaouis commencent à apparaître à ce moment-là. Cependant, la méconnaissance n'est pas tout à fait réciproque ; Nissan reconnaît dans l'assistance certains de ses « amis » Facebook. Eux, en revanche, ne savent pas qu'elle est la Nissan Ibrahim qu'ils fréquentent depuis un certain temps, virtuellement. Elle ne se présente à eux ni sous ce nom, ni sous un autre d'ailleurs. Ils sont tous là comme les nouveaux citoyens de Raqqa, partageant leurs ambitions pour leur ville et leur avenir, sans jamais évoquer leur situation personnelle.

Mais pendant que ces groupes de démocrates enthousiastes cherchent à mettre en pratique les idéaux pour lesquels ils se sont battus pendant deux ans, le contrôle de leur cité leur a déjà échappé. Les nouveaux maîtres de Raqqa ont beau s'appeler « hommes libres de Syrie » – ou Ahrar al-Sham –, ils sont loin d'être des libéraux. Venus de la région d'Idlib, ce sont des salafistes qui reprennent progressivement le contrôle de la ville. Ils ont déjà une certaine expérience des zones dont ils ont chassé les forces du régime. Ils disposent

surtout du soutien militaire et financier de quelques pays du Golfe. Ils s'emploient tout d'abord à assurer le bon fonctionnement des services publics. Leur police islamique se révèle très efficace pour assurer la sécurité des gens et des biens. Disciplinés et courtois, sans zèle les premiers temps, les hommes à la barbe bien taillée organisent l'administration, les transports, l'approvisionnement en pain et en carburant. Ils remettent en fonctionnement l'électricité et l'eau. Ils s'approprient tous les attributs de l'État qui a disparu mais qui, bizarrement, n'a pas cessé de payer ses fonctionnaires. Les écoles, les hôpitaux, les services municipaux rouvrent leurs portes quelques semaines à peine après la « libération » de Raqqa, calmant les angoisses de la majorité de sa population.

Les contestataires démocrates observent avec méfiance cette prise de contrôle par le mouvement islamiste. Pour contrecarrer son influence, ils continuent de s'activer en sensibilisant les habitants au pluralisme, au respect des libertés, aux droits des femmes, au combat contre le sectarisme. Ils se retrouvent dans les cafés Internet qui deviennent de véritables forums de rencontre et de discussion. Ils cherchent à renforcer la société civile pour résister à cette nouvelle tyrannie insidieuse. Ils peuvent encore le faire librement. Les nouveaux dominateurs ne se mêlent pas encore de leurs activités. Toutes les voix peuvent encore s'exprimer et Raqqa jouit, le temps d'une saison, d'une véritable société démocratique. Inoubliable, ce printemps sera bref.

Nissan vit ce moment intensément, surtout intérieurement. Comme si elle était amoureuse, elle est portée dans tous ses gestes quotidiens par une légèreté inconnue. Dès qu'elle ouvre les yeux, elle sourit au réveil de son téléphone portable qui sonne à 6 h 45. Elle se prépare en chantonnant un air de la diva libanaise Fayrouz : « Depuis le jour où je t'ai aimé, ma patrie des nuages, j'ai juré que nous resterons ensemble. » Elle avale la tasse de café turc préparé par sa mère et l'embrasse avant de partir au travail. L'air n'a jamais été aussi doux qu'en ce mois de mai. Elle marche d'un pas allègre, salue les voisins et les passants. Depuis que les cours ont repris, elle se rend à l'école avec d'autant plus d'enthousiasme que l'ambiance a totalement changé. Il s'agit maintenant d'une école autogérée. La directrice et les professeurs baathistes, partisans du régime, sont partis. Dès que Raqqa est tombée aux mains de l'opposition, les fonctionnaires alaouites ou pro-Bachar ont pris peur et se sont réfugiés pour la plupart dans les zones côtières ou dans les régions encore sympathisantes du régime déchu. Au lycée, Nissan revit. Elle ne se sent plus surveillée par ses supérieures, elle peut parler librement et plaisanter avec ses collègues de tout ce qui se passe dans la ville en pleine mutation. Néanmoins, tout n'est pas rassurant.

Des rivalités et des luttes d'influence émergent quant à la gestion des affaires

de la cité. Des rumeurs de corruption se répandent au sujet de fonds reçus de l'extérieur pour l'aide humanitaire. L'opportunisme des uns, l'inexpérience politique des autres, les ambitions et les convoitises engendrent divisions et désaccords, même chez les premiers militants de la révolution. Tout cela renforce la puissance des islamistes d'Ahrar al-Sham (« mouvement islamique des hommes libres de Syrie ») qui apparaissent mieux organisés et plus disciplinés aux yeux de la population. Ils se comportent avec courtoisie à l'égard des gens, que ce soit pour faire respecter les files d'attente devant les boulangeries ou la circulation automobile. Mais, à leurs côtés, s'introduit une autre formation minoritaire, moins connue mais d'inspiration jihadiste : le Front Al-Nosra, également implantée dans le nord syrien. Ses hommes se montrent plus zélés. Ils saccagent les rares magasins et cafés vendant de l'alcool. Ils harcèlent même les fumeurs de cigarettes. Ils blâment les quelques jeunes femmes qui marchent cheveux à l'air dans les rues. Plus inquiétant encore, des hommes armés non syriens, certains parlant l'arabe avec des drôles d'accent, le visage caché sous des cagoules noires, commencent à s'installer dans Raqqa.

La première capitale de province ayant échappé au contrôle d'Assad attire toutes les convoitises. Un certain Abu Bakr al-Baghdadi, chef jihadiste irakien à la tête d'une organisation dite de l'État islamique, héritière de la formation Al-Qaïda en Irak, affirme que le Front Al-Nosra syrien est une émanation de son groupe. Ses hommes franchissent la frontière syro-irakienne et s'introduisent à Raqqa en se mêlant à leurs « frères » jihadistes déjà sur place. Comme dans la chanson, les loups entrent dans la ville en petit nombre, à pas feutrés et sans visage. Des groupes de trois ou quatre hommes cagoulés et armés surgissent dans les rues. Circulant à bord de gros 4 × 4 aussi noirs que les drapeaux qu'ils arborent, ils commencent par s'en prendre aux jeunes militants. Une bataille symbolique s'engage : les drapeaux vert et rouge de la révolution syrienne sont arrachés et remplacés par des étendards noirs frappés de la profession de foi musulmane en lettres blanches. Fin mai, l'immense linceul noir est hissé sur le toit du bâtiment du gouvernorat de Raqqa. Celui-ci devient le siège de ceux qui se proclament d'un nouvel « État islamique en Irak et au Levant ». Nombre de combattants du Front Al-Nosra lui prêtent allégeance. Mais les islamistes extrémistes ne sont pas les seuls à se rallier à ce mouvement. Les envoyés d'Al-Baghdadi s'immiscent dans la société locale de Raqqa et persuadent certains chefs des tribus influentes qui ont toujours composé avec les pouvoirs en place de les rejoindre. Les mêmes qui soutenaient Bachar al-Assad il y a encore un an prêtent allégeance aux nouveaux hommes forts. Par crainte ou par calcul, les autres groupes combattants se soumettent très vite à ceux qui savent convaincre, à force de dollars et de brutalité. Les commerçants accueillent avec cupidité ces

étrangers dont les billets débordent en liasses de leurs poches pour acheter en quantité téléphones portables, vêtements ou pâtisseries. Intrigués plutôt qu'inquiets, les habitants observent, s'interrogent, écoutent les rumeurs sur ces hommes qui ne ressemblent à rien de ce qu'ils connaissent. Et puis, un jour de juin, tout bascule. Trois hommes sont décapités sur le rond-point de l'Horloge. Leurs têtes sont exhibées pendant quarante-huit heures sur la place centrale que les automobilistes et les piétons traversent au moins une fois par jour. La terreur est entrée dans la ville. Les jeunes et moins jeunes militants des groupes civils ne veulent pas y céder. Ils organisent quelques manifestations de protestation et s'agitent à nouveau sur les réseaux sociaux. Quelques-uns sont enlevés. La disparition d'un avocat connu, d'un jeune reporter puis du fils d'une grande famille d'opposants de gauche oblige leurs camarades à cesser leurs actions publiques. Les nouveaux tyrans reprennent les méthodes des anciens services de la dictature.

La liberté n'était pas à la porte, mais au bout de la rue, au croisement, après la première à gauche, près du marchand de falafels, face à la rue principale, juste après la boulangerie... Vous avez compris où ? Moi je suis perdue...

23 avril 2014.

Comme ses amis, Nissan prend peur. Des frissons parcourent son corps par moments alors que la chaleur monte à Raqqa. Des cauchemars reviennent la hanter. Elle ne craint pas pour sa personne, mais songe à la menace qui se profile pour son pays. Elle ne peut imaginer que le chemin parcouru et cette nouvelle ère inaugurée puissent être balayés par un groupuscule de brigands surgis de nulle part.

Elle n'ose plus se rendre aux réunions d'activistes depuis que certaines ont été violemment prohibées par les hommes en noir. Elle n'écrit plus sur sa page Facebook mais communique par messagerie privée avec ses « amis ». Une préoccupation plus urgente occupe Nissan : son père est mourant.

Les loups ont envahi Raqqa

Voir toujours le verre à moitié plein est le réflexe de survie des Syriens. Devant chaque épreuve, se dire que ça aurait pu être pire et se réjouir de ce qui reste plutôt que de pleurer ce qu'on perd. Chez les très croyants, on s'en remet à la volonté de Dieu et on Lui fait confiance en toutes circonstances. Chez les plus rationnels, on refuse de se laisser accabler et on positive. C'est le cas des habitants de Raqqa en cet été 2013. L'irruption dans leur ville d'effroyables énergumènes aux idées et aux pratiques barbares n'est pour eux qu'un virus passager. Il n'a aucune chance de se propager dans leur société raisonnable et modérée. Les discussions sont animées dans les soirées familiales et amicales qui se prolongent tard dans la nuit. Beaucoup reprochent à l'opposition syrienne en exil de n'avoir pas fait le nécessaire pour prendre le contrôle de Raqqa au lendemain de sa libération. On soupçonne le régime d'avoir ouvert la voie aux jihadistes. En effet, nombre d'entre eux, emprisonnés par les services de Bachar al-Assad, ont été relâchés dès le printemps 2011. L'objectif étant qu'ils aillent investir les zones qui échappent au contrôle de l'armée pour donner un visage repoussant à la révolution. Les avis divergent sur les causes et les conséquences des derniers développements. Parfois, le ton monte, mais on s'accorde en général sur un point : certes, les ennemis de la liberté sont nombreux et acharnés, mais ce ne sont pas quelques excités en habit noir qui leur voleront leur fraîche victoire contre la dictature. N'oublions qu'on a réussi à vaincre celle-ci, après quarante ans de tyrannie !

Les jeunes activistes sont moins rassurés que leurs parents sur le péril qui monte. Ils gardent encore vivaces les souvenirs de la répression qu'ils ont subie. Certains ont été emprisonnés et torturés par les services d'ordre du régime. D'autres ont enterré leurs amis tués au cours des manifestations. Quel est le prix de la liberté ? Comment la protéger ? À peine ont-ils eu le temps d'y goûter qu'elle est à nouveau contestée par des obscurantistes insoupçonnés. Leurs méthodes de surveillance, d'intimidation et de harcèlement ne sont pas très différentes de celles des services du régime. Par groupe de quatre ou cinq, des commandos d'hommes cagoulés et armés font des descentes dans les cafés Internet fréquentés par les jeunes. Ils interrogent le propriétaire, brandissent des noms qu'ils accusent d'être des espions du régime. Ils s'approchent des clients,

les dévisagent longuement, scrutent les écrans d'ordinateur pour voir les sites qu'ils fréquentent, sans jamais chercher à communiquer. Avant de sortir, ils renversent les cendriers d'un coup de crosse de kalachnikov en maudissant les fumeurs. Personne n'ose protester ni s'opposer et la terreur se propage à grande vitesse. Depuis quelques semaines, la violence a pris un autre tour. Des assassinats à bout portant sont commis en plein jour, en pleine rue. Des militants sont enlevés. Les plus exposés sont ceux qui portent des appareils photo ou des caméras. Deux citoyens reporters connus à Raqqa disparaissent. Plusieurs journalistes étrangers sont kidnappés à leur tour par des commandos. Ces enlèvements non revendiqués ne sont pas suivis de menaces, ni de demandes de rançon, mais contribuent à rendre célèbre cette ville syrienne sans relief, jusqu'à ignorée du monde.

Mais où est donc passée Nissan Ibrahim en cet été 2013 ? Personne ne le sait parmi ses « amis » virtuels qui ne connaissent toujours pas sa véritable identité. Sa trace se perd à partir d'avril 2013 après qu'elle a célébré la « libération » de Raqqa puis signalé les raids vengeurs des chasseurs russes sur la ville.

Le Mig, le Sukhoi et les canons frappent ! C'est la loi du vil !

11 avril 2013.

Au moment où l'horizon de Raqqa s'assombrit, celui de Nissan se drape de noir. Son père est mort. Elle revêt les habits du deuil. Robe longue et voile noirs, elle accueille aux côtés de sa mère, de sa sœur et de ses tantes, les cousines, voisines, amies et collègues qui viennent présenter leurs condoléances. Comme le veut la tradition, pendant les trois jours qui suivent l'enterrement, les femmes et les hommes de la famille reçoivent dans des lieux séparés. Une tente est dressée à l'extérieur pour les hommes tandis que la porte de la maison de Rumeilah reste ouverte sur la rue pour que les femmes entrent sans frapper. Chacune vient embrasser les plus proches du défunt en murmurant l'une des formules convenues : « Que Dieu lui soit miséricordieux » ou « Que la vie vous soit léguée ». Une voisine dévouée se charge de servir à chacune une tasse de café amer à la cardamome, le goût de la tristesse. Nissan en abuse jusqu'à l'insomnie pour pleurer seule dans la nuit.

Passé ces rites où la famille du défunt ne doit pas connaître la solitude, Nissan affronte la douloureuse absence. Elle vient de perdre son héros, son modèle, son maître, son complice et son premier admirateur. Comme beaucoup de pères orientaux, M. Hassan, très effacé en public, manifestait une immense affection à ses filles dans le cercle intime de la maison. Nissan, son aînée, était sa « Ninou ». Le tailleur de pierre la considérait comme son plus bel ouvrage. Il

ne se lassait pas de le lui dire. Même quand elle se réveillait toute chiffonnée et décoiffée, il ne voyait que le brillant de ses prunelles sous ses paupières encore gonflées de sommeil. Quand elle arrivait du travail en transpiration et grimaçante, il s'émerveillait de son port de tête élégant. Quand il la trouvait à la maison en rentrant, épuisé et poussiéreux, de son atelier, un grand sourire éclairait son visage buriné. Tous ces gestes et mots d'affection quotidiens manquent terriblement à Nissan qui écrit un an après la mort de son père :

Un an que tu as disparu mon père... un an que tu n'es plus parmi nous... un an que tu nous manques...un an de séparation. Un an où j'ai espéré ton retour même pour une seule heure, un seul instant, pour que tu ramènes la joie dans mon cœur... un an que je suis seule avec ma douleur, avec mes victoires. Un an que je me demande, mon père, pourquoi les meilleurs s'en vont, pourquoi l'ange de la mort a-t-il si bon goût. Un an que les déceptions se succèdent chez nous...

4 juin 2014.

Cloîtrée à la maison, elle se plonge dans les livres de son père. La bibliothèque occupe un pan entier de la salle de séjour et comprend plusieurs ouvrages religieux. Pas de ces manuels bêtifiants qu'on trouve dans les vitrines des souks de Raqqa et qui énumèrent les contraintes auxquelles doivent se soumettre le pieux musulman et la bonne musulmane. Le Dieu de la tradition soufie à laquelle adhérerait le père de Nissan n'est pas celui dont on doit craindre la colère et la punition. Les titres des volumes que Nissan prend tour à tour parlent de « sagesse » ou de « justice » divine. L'amour de Dieu que ce père si peu conventionnel a enseigné à Nissan est sa seule consolation. À l'extérieur, tout n'est qu'agitation et désillusions.

Au début de la révolution, on avait caché les livres religieux de mon père par peur des perquisitions du régime et maintenant ma mère me demande de cacher mes livres de philo à cause de Daech... Vive la liberté !

12 juin 2014.

D'immenses drapeaux de l'« État islamique en Irak et au Levant » flottent dès le mois de juillet 2013 sur les bâtiments les plus élevés de Raqqa. Ils sont plantés sur de grandes arches en bois à chaque porte de la ville. Des hommes en pantalon de camouflage, cagoulés de noir contrôlent les véhicules et les passagers, jamais les passagères. Quand ils arrêtent une voiture ou un minibus de transport collectif, ils ordonnent aux hommes de présenter leurs cartes d'identité.

À leurs yeux, les femmes sont inexistantes, au-dessous plutôt qu'au-dessus de tout soupçon. Une fois passé ces barrages, la vie semble normale. Dans la journée, les piétons désertent les rues à cause de la chaleur accablante de l'été, puis tout s'anime après le coucher du soleil. On déambule en famille dans le centre commerçant. On croise proches et amis et les conversations se prolongent sur les trottoirs. Il faut parler fort pour couvrir les bruits de la circulation et surtout des générateurs électriques dont sont équipés les magasins. En jupe et manches longues, foulard sur la tête, les mères marchent avec un talent tout oriental le prix d'un short ou d'une paire de chaussures pour leurs enfants. Un peu plus loin, sur le grand rond-point Al-Naïm, en référence au célèbre glacier de Raqqa, chacun va déguster un cornet de glace à la rose ou à la pistache. Un gigantesque toboggan gonflable aux couleurs vives est dressé sur la place. Les enfants se bousculent pour y monter puis glisser sous le regard de leurs parents attablés au café attendant, autour d'un thé ou d'une citronnade. Ont-ils déjà oublié qu'il y a quelques semaines au même endroit trois hommes ont été exécutés ? Les Raqqaouis espèrent-ils dissiper leur cauchemar dans la torpeur de l'été ?

Geste de pure vengeance depuis qu'il a perdu le contrôle de la ville, le régime envoie tous les jours un avion larguer un missile ou une bombe dans une rue, sur un immeuble ou le plus souvent au milieu d'un terrain vague. Deux ou trois morts, quelques dizaines de blessés tombent ainsi chaque semaine. Les appareils opèrent la plupart du temps dans la journée. Les explosions sont devenues le réveille-matin des lève-tard, de plus en plus nombreux à mesure que les activités ralentissent à Raqqa. Beaucoup de fonctionnaires sont au chômage technique, les écoles n'ont pas encore repris à la mi-septembre 2013. Les enfants et les jeunes traînent leur oisiveté à la maison. En fin de soirée, des tirs de canon et des éclairs de projectiles rappellent aux habitants un autre front encore en activité. La 17^e division de l'armée du régime, retranchée sur la colline au nord de la ville, et des groupes locaux de l'Armée syrienne libre s'accrochent sans grande conséquence. Le régime de Bachar al-Assad s'emploie ainsi à disperser les forces des combattants de Raqqa qui ont chassé ses troupes et doivent faire face désormais à un autre défi en progression sur le terrain.

Les jihadistes de l'État islamique sont de plus en plus nombreux et visibles, déjà rejoints par des hommes du Front Al-Nosra rival mais aussi par des jeunes de la ville attirés par leur puissance et leurs moyens financiers. Ces adeptes locaux, surnommés « Ansar », se révèlent de précieux et zélés collaborateurs. Il s'agit souvent d'informateurs des anciens services de renseignements du régime. Pour séduire leurs nouveaux maîtres, ils ouvrent leurs carnets d'adresses et leur désignent les opposants et les résistants. Des militants démocrates sont arrêtés par dizaines. Accusés de propos mécréants ou d'intelligence avec l'ancien

régime, ils sont condamnés à plusieurs dizaines de coups de fouet ou de bâton. Quand ils sont relâchés au bout de quelques jours ou semaines, les stigmates et les douleurs les dissuadent de toute nouvelle initiative. Des protestataires audacieux manifestent contre les exactions des jihadistes. Ils sont rapidement dispersés à coups de matraque et parviennent à fuir avant d'être arrêtés. Une institutrice devient l'emblème de cette résistance. Souad Nofal, dont le beau-frère a été l'un des premiers « disparus », se poste tous les jours à 17 heures devant le bâtiment du gouvernorat de Raqqa, devenu le siège principal de l'État islamique. En jeans et tunique, voile serré autour de la tête, elle tient une pancarte réclamant la libération des militants enlevés, y compris celle du père Paoli, un jésuite italien connu et apprécié des intellectuels de Raqqa. Elle dénonce l'islam dont se revendiquent les oppresseurs. Quelques jeunes femmes viennent soutenir le sit-in de Souad les premiers temps. Nissan est l'une de ses amies sur Facebook. Mais à force d'être insultée, bousculée, battue puis menacée de pire par les hommes de Daech, l'institutrice renonce en novembre 2013. Daech est la nouvelle désignation de l'« État islamique en Irak et au Levant » alors inventée par ses opposants à Raqqa.

Les actes de terreur des jihadistes se multiplient en cette fin d'année. L'exécution publique de deux hommes accusés d'espionnage pour le régime a lieu sous le regard de centaines de témoins sur le rond-point Al-Naïm. L'église arménienne est attaquée. La croix arrachée du haut de son toit. Des groupes de jeunes sortent spontanément manifester pour défendre leur « société plurielle et ouverte ». Parmi d'autres minorités, les Arméniens font partie intégrante de la population de Raqqa depuis plusieurs générations. Leurs ancêtres s'y sont réfugiés en fuyant les massacres des Ottomans un siècle auparavant. Une peur légitime se propage au sein des minorités. Des familles chrétiennes partent pour d'autres régions syriennes, laissant la garde de leurs maisons à leurs voisins et amis musulmans. Tous sont encore persuadés que les nouveaux monstres ne font que passer.

Les loups ont envahi Raqqa. La terreur gagne les rues et les esprits. Après s'en être pris aux militants démocrates et aux minorités, les hommes de Daech commencent à s'imposer dans tous les domaines comme le nouvel « État ». Ils exigent des commerçants des taxes en contrepartie de leur « protection » et attaquent ou brûlent les magasins des récalcitrants. Ils interviennent dans les nombreux cours privés qui se sont développés pour les rattrapages scolaires et les formations en imposant la séparation des garçons et des filles. Les femmes qui sortent en pantalon ou, plus rare, la tête découverte, sont forcées, par des hommes armés à l'accent saoudien ou égyptien, à rentrer chez elles « se rhabiller ». De grands posters dans le centre-ville affichent des dessins de formes

humaines enveloppées de noir de la tête aux pieds qui louent « la tenue recommandée pour les croyantes ».

Sidérés par ce qui leur arrive, les Raqqaouis obéissent aux nouvelles règles. Ils s'interrogent toutefois sur la passivité des autres forces politiques et militaires qui les avaient « libérés » de la dictature. Celles-ci sont embarrassées et divisées sur les moyens à employer pour faire face aux nouveaux oppresseurs. Les affronter reviendrait à faire le jeu du régime qu'ils soupçonnent d'ailleurs d'être complice de ces envahisseurs puisqu'il les autorise à franchir la frontière irakienne. Chercher un terrain d'entente avec eux aboutirait à compromettre tous les principes de la « révolution » et les sacrifices consentis en son nom. Pendant qu'ils hésitent face à ce dilemme, les chefs de l'État islamique commencent à réunir les groupes civils et militaires représentatifs de la ville. Certains refusent l'invitation, d'autres s'y rendent pour tenter d'influer sur le cours des choses, ou bien pour demander des explications aux jihadistes sur leurs comportements intolérables. Parmi ces derniers, deux activistes connus et respectés participent à une réunion de 300 personnes dans un grand café du centre-ville. L'un puis l'autre sont assassinés quelques jours après en pleine rue par des tireurs anonymes.

Pourchassés et visés en priorité, les jeunes militants démocrates fuient Raqqa, souvent sous la pression de leur famille, pour se réfugier en Turquie. D'autres restent sur place, mais renoncent à toute activité publique. Ils se terrent ou renouent avec la clandestinité qu'ils pratiquaient pour échapper à la répression du régime. Beaucoup d'entre eux sont des « amis » de Nissan dont la page Facebook est muette depuis le mois d'avril. Pas même un message de l'un de ses contacts réguliers qui demandait de ses nouvelles lorsque son silence se prolongeait. Il y a pourtant bien des raisons de s'inquiéter pour elle. Rumeilah où elle vit a été visé à plusieurs reprises par les raids aériens du régime. Il a été le théâtre de manifestations hostiles à Daech. Les jihadistes n'osent pas pénétrer dans les ruelles étroites du quartier contrôlé par la Brigade des révolutionnaires de Raqqa. Cette formation armée est dirigée par un surnommé Abu Issa, chef militaire respecté de tous les habitants.

Nissan est-elle restée à Raqqa, enfermée dans son deuil ou observant sa ville sombrer sous le joug de l'État islamique ? Est-elle partie, avec sa famille, comme d'autres habitants d'origine kurde, pour échapper aux exactions ? S'est-elle éloignée quelque temps en attendant que la situation s'éclaircisse ? S'est-elle choisi un autre pseudo ? A-t-elle endossé un autre rôle, a-t-elle trouvé un nouveau champ d'action ? Ses absences viennent-elles de circonstances inconnues ou d'une volonté délibérée de sa part ? Actrice du virtuel, elle a souvent montré son goût pour la comédie. Jouer à la révolutionnaire depuis son

matelas et derrière son ordinateur est son plus grand rôle depuis 2011. Il lui a apporté de nombreux admirateurs, charmés par son éloquence. Elle a taquiné parfois l'un ou l'autre en lui confiant par message privé qu'il la connaissait, sans en dire davantage. À une ancienne enseignante de son collège, elle a adressé ses bons souvenirs d'élève, sans révéler son nom ni sa classe. La jeune fille rangée, docile et pieuse pour laquelle elle se fait passer, lui ressemble peu, racontent les rares proches qui connaissent sa véritable identité. Pourtant, même ceux-là ne peuvent retracer son existence pendant cette période charnière de 2013 à 2014. Quand la page Facebook de Nissan Ibrahim se ranime après un an de silence, c'est pour afficher un bouquet de roses rouges.

Fiançailles de Nissan Ibrahim et Samy Attyeh : « Le plus bel événement de ma vie ! »

5 avril 2014.

6

L'étau se resserre

Trois ans après leur soulèvement contre la tyrannie, l'ennemi des Syriens s'est dédoublé. La fin de l'été 2013 engloutit les derniers espoirs de liberté. Tandis qu'un nouveau monstre émerge, la dictature de Bachar al-Assad est remise en selle. L'armée du régime a franchi la « ligne rouge » tracée par le président Obama. Elle bombarde à l'arme chimique la banlieue de Damas. Près de 1 400 civils meurent gazés. Mais au lieu de la sanction internationale attendue, un accord proposé par la Russie est signé avec le régime pour la livraison de son arsenal chimique. Au même moment ou presque, l'« État islamique en Irak et au Levant » pénètre dans les zones contrôlées par l'opposition syrienne. Partout, les démocrates syriens se sentent abandonnés à leurs deux bourreaux.

Les jihadistes étrangers gagnent du terrain dans l'est et dans le nord du pays. Mais l'offensive se prépare. À la fin de l'année 2013, les groupes de l'Armée syrienne libre s'unissent pour reprendre les régions d'Alep et d'Idlib. En deux semaines, ils chassent les hommes au drapeau noir. Ceux-là se replient vers leur nouvelle place forte : Raqqa. La ville, déjà largement sous leur coupe, cède à l'assaut décisif des combattants de Daech venus du nord. Les derniers résistants leur livrent un combat désespéré. L'ultime bataille se déroule à Rumeilah où le groupe d'Abu Issa défend en vain son territoire, pris en étau entre les attaques de Daech et les bombardements de l'aviation d'Assad. Les soupçons sur la complicité de ces deux ennemis semblent vérifiés. La Brigade des révolutionnaires de Raqqa finit par se retirer le 12 janvier 2014 du quartier de Nissan. Où est-elle alors ? Comment réagit-elle à la déroute de ses héros ? Sa page est muette et ses proches trop absorbés par les malheurs collectifs et personnels qui les touchent. Un vent de panique souffle parmi les opposants à l'État islamique. Craignant des règlements de comptes sanglants, les familles des combattants locaux, celles des militants civils et des activistes démocrates fuient par centaines. Elles se réfugient pour la plupart au sud de la Turquie voisine.

Maître absolu de Raqqa, Daech met en place son système totalitaire. Directives et interdictions s'abattent sur la ville avec la pluie glaciale de janvier. Elles sont signées et publiées par le Tribunal islamique déjà installé. L'une des premières obligations concerne la suspension de toute activité au moment des

cinq prières de la journée. Aussitôt après l'appel du muezzin, les magasins sont sommés de fermer, les voitures de s'arrêter et les hommes de se rendre à la mosquée la plus proche. La *hisba*, ou police islamique, sévit dans les rues pour faire observer la loi. Ses hommes ne sont plus cagoulés mais montrent *a contrario* leurs longs cheveux et leurs barbes fournies. Armés de grands bâtons, ils effraient la population, frappent sur les vitrines des magasins qui ne ferment pas à temps, sur les capots des voitures qui continuent de rouler et parfois sur le dos des commerçants ou des automobilistes. L'interdiction totale de fumer est certainement vécue comme la pire oppression par les Syriens qui sont de grands amateurs de tabac. Les vendeurs de cigarettes à la sauvette sont pourchassés et leur marchandise confisquée ou brûlée sur place. Une tenue réglementaire est imposée aux femmes : noir intégral de la tête aux pieds. Une *abaya* ample descend le long de leur corps jusqu'au sol, un voile épais couvre la tête et le visage, percé d'une petite fente horizontale pour les yeux. La fente doit leur permettre de voir leur chemin mais, en voiture, elles doivent porter un voile supplémentaire pour se couvrir les yeux. Un délai de quelques semaines est accordé aux femmes pour s'équiper de cet attirail, non disponible encore en quantité suffisante en ville. L'importation ou la fabrication des voiles noirs est naturellement sous le contrôle de Daech. Une source de revenus supplémentaire pour les caisses de l'État islamique.

Aujourd'hui un barbu de Daech m'a hurlé dessus. Il était dans un pick-up et n'avait sans doute pas plus qu'un diplôme du premier degré... Il s'est mis à m'engueuler : « Couvre-toi ! Couvre-toi ! » Et comme je ne me retournais pas, il a ajouté : « Je te parle arabe ou quoi ! » J'avais envie de lui répondre : « Ah bon ! Je croyais que c'était du japonais. » Mais j'ai continué mon chemin en riant.

Que l'Histoire se souvienne de ce jour où Nissan Ibrahim est devenue une cible pour Daech parce qu'elle portait un trench-coat. Ce vêtement que les gens d'ici considéraient comme populaire et démodé est devenu indécent maintenant.

Signé : Nissan Ibrahim, cible de Daech.

10 avril 2014.

Dans sa ville métamorphosée, Nissan marche avec méfiance le long des bâtiments publics entièrement repeints en noir, avec des inscriptions en grosses lettres blanches : « Diwan al-Zakat » (centre de l'impôt musulman) ou « Tribunal islamique ». Même l'église arménienne arbore un linceul noir marqué « Centre de sensibilisation et de guidage ». Nissan n'a pas encore adopté la nouvelle tenue réglementaire et attend le dernier délai fixé par les nouveaux

gouvernants. Comme la plupart des femmes des classes moyennes dans les pays musulmans, elle porte, par-dessus ses habits, un imperméable couleur sable, descendant jusqu'aux mollets, boutonné jusqu'au cou pour coincer le foulard qui recouvre sa tête. Les hommes de Daech vadrouillent par groupe de deux ou trois et sont déjà vêtus de la tenue « afghane », une longue tunique tombant sur un sarouel large laissant voir leurs mollets.

J'arpente les places de Raqqa, le pas triste et j'entends résonner dans ma mémoire des mots déjà poussiéreux, là où les héros ont crié la liberté...

6 mai 2014.

Nissan n'a pas cessé de travailler. Elle se présente à son lycée les jours où les cours ont lieu mais plus de la moitié des enseignantes et des élèves ne vient plus. Certaines ont fui avec leurs familles hors de la ville ou du pays, tandis que d'autres sont cloîtrées chez elles par leurs parents qui craignent qu'elles soient importunées par les sbires de Daech en allant à l'école. Nissan ne peut risquer de perdre sa paie indispensable à sa famille depuis la mort de son père. Car, bizarrement, les salaires des fonctionnaires continuent d'être versés par l'État syrien qui a disparu de Raqqa depuis un an. Les aberrations de la bureaucratie n'ont pas que des désavantages. Même si les administrations des finances ont fermé à Raqqa, les traitements peuvent être retirés dans les autres villes toujours contrôlées par le régime. Les fonctionnaires de Raqqa ont ainsi mis en place un système permettant à l'un d'entre eux d'aller collecter dans une ville voisine les salaires d'une vingtaine ou plus de ses collègues. Le délégué fait le voyage d'une heure ou deux en voiture vers Deir Ezzor ou Lattakieh et revient avec une grosse enveloppe de billets qu'il distribue à chacun selon sa mensualité. Il empoche au passage un petit pourcentage pour la peine et le risque qu'il prend à traverser des zones contrôlées par différentes forces armées dans la Syrie déchirée. Nissan, comme ses collègues, a adopté ce système pour percevoir sa paie.

Ce mois d'avril 2014 est plus que jamais celui de Nissan. Le prénom qu'elle s'est choisi pour pseudo signifie à la fois « avril » en arabe syrien et le nom d'une fleur. Elle retrouve une verve toute printanière sur sa page Facebook. Mais ses *posts* sur la vie politique et quotidienne alternent avec des mots doux surprenants de la part de celle qui a évité jusque-là d'évoquer sa vie privée. Nissan est amoureuse et affiche sans retenue ses échanges avec son fiancé.

Nissan : Bonne fête mon chéri qui absorbe tous mes sens... Avant toi, il n'existait que le néant et, après toi, ce sera le néant.

Samy : Que tous les ans tu restes la belle, l'amie, la sincère qui ne craint que Dieu et qui dit la vérité quel qu'en soit le prix. Que tu sois la partenaire de ma vie, de mes joies, de mes peines. Que chaque année, tu sois ma patrie.

Bientôt arrivera la fin de la nostalgie de l'absence. Quand nous nous retrouverons, ma bien-aimée, quand nous serons aux côtés l'un de l'autre, les sables de l'océan pourront rester agités par les courants, son sel restera piquant et rieur pour nous. Ainsi je suis, et bien que se prolongent la distance et le temps, je resterai accroché à ton écume, m'endormant à la musique de ta voix et te cherchant dans mes rêves.

Nissan : Mes lettres se dispersent et mes paroles se fracassent devant la beauté de tes mots, mon amour. Merci au destin qui m'a offert un cœur aussi grand que celui qui le porte. Je t'aime.

Samy : Ce cœur que tu as rendu fou avant de l'accepter enfin !

6 avril 2014.

Son nouveau rôle d'amoureuse transforme la militante Nissan en adolescente romantique. Soudain, sa page se remplit de photos d'un jeune couple en habits de soirée, de bouquets et même de massifs de fleurs variées ponctuant les messages échangés avec son bien-aimé. Sous l'image de pieds de bébé en chaussons de laine blancs, Samy écrit à Nissan sur sa page :

Je vois en toi la mère de mes enfants. Je respire en toi le parfum de ma terre et de ma famille. Je sais que tu es la vie qui m'est promise quand le passé sera noyé dans la mer.

17 avril 2014.

Ces paroles ne sont pas qu'un rêve d'amoureux. À l'une de ses amies qui l'interroge, Nissan confirme qu'elle est engagée dans un projet d'avenir, un changement de vie prochain.

Oui, je vais me marier et partir vivre à Damas, ma chère amie, en laissant Raqqa et ses habitants à leur sort.

9 avril 2014.

Sans se départir de son humour cynique, Nissan publie la photo d'un groupe de jeunes filles en pleurs et commente :

T'as vu comment elles ont réagi quand elles ont su que j'étais fiancée !

11 avril 2014.

Dès leurs premiers échanges languissants, on comprend que Nissan et Samy s'aiment à distance. En plus des bouquets de fleurs qu'il lui offre en image, Samy poste un jour la photo d'un plateau avec deux tasses de café dont les soucoupes sont élégamment ornées de fleurs de jasmin. Les amoureux se sont fixé rendez-vous en ligne pour prendre le café ensemble, mais Nissan tarde un peu à se connecter. Il l'interpelle en plaisantant sur leur lieu de rencontre virtuel.

J'ai l'impression que je vais boire tout seul les deux tasses. Tu me fais attendre alors que c'est toujours moi qui viens te rendre visite sur ce Facebook que je déteste. Tu pourrais me retrouver de temps en temps sur mon WhatsApp, Madame Nissan.

8 avril 2014.

Mais d'où et quand a surgi ce fiancé dans la vie de Nissan ? Avant lui, la jeune femme de vingt-neuf ans n'a jamais évoqué de relation amoureuse, ni même le désir d'en avoir une. Concentrée sur les événements bouleversants qui se déroulent dans son pays, elle n'exprimait d'émotions qu'en réaction aux actualités. Avait-elle mis, volontairement ou inconsciemment, son cœur et son corps de femme entre parenthèses ? Et qui est donc Samy ? Ce garçon ne faisait pas partie de ses « amis » Facebook un an plus tôt. L'a-t-elle rencontré pendant la longue période où elle a disparu en ligne ? Au lendemain de la mort de son père, ayant perdu le grand homme de sa vie, Nissan se serait alors jetée dans l'amour d'un autre. Difficile de savoir tant elle joue à cache-cache sur les réseaux sociaux.

Il est fort probable que Samy Attyeh ne soit qu'un pseudo car personne dans l'entourage de Nissan à Raqqa ne connaît ce nom. Lui, en revanche, semble un familier de la ville ou en tout cas s'y intéresser de près. Rien d'étonnant quand le monde entier suit avec consternation les atrocités inédites commises dans ce qui est en train de devenir la capitale d'un État jihadiste, lui aussi inédit. Nissan en tient la chronique au quotidien. Documenter les exactions de Daech est désormais pour elle une préoccupation essentielle à l'heure où les témoins se font rares depuis le départ de la plupart des militants de la ville.

Elle affiche un jour la photo d'un jeune homme crucifié sur la grande place.

Paix à son âme. Qui sont ces bandes d'imbéciles qui regardent la scène et prennent des photos ? Pourquoi vous plaît-elle cette scène ? C'est un miroir de votre humiliation, peuple de Raqqa. Ah, mon Dieu ! Le temps où il y avait des

hommes courageux dans cette ville a-t-il passé ? Comme on dit, seuls les bons s'en vont.

30 avril 2014.

En quelques lignes, Nissan résume l'ampleur de la catastrophe. La barbarie rythme les jours et les nuits. Les exécutions des insoumis par les nouveaux maîtres s'accélèrent. Accusés d'apostasie, de trahison ou d'intelligence avec l'ennemi, les résistants sont amenés, souvent par deux ou trois, yeux bandés et mains liées, au milieu d'une place en plein jour. Ils sont attachés à des poteaux ou des arbres les bras écartés et fixés sur une planche en bois horizontale. L'un des « émirs » donne alors l'ordre de tirer. Quatre ou cinq bourreaux cagoulés s'alignent devant eux et lâchent des rafales de leur kalachnikov au cri d'« Allahou Akbar ». Les corps crucifiés des « renégats », selon leur condamnation, restent exposés pendant vingt-quatre heures au regard des passants. Des badauds s'attardent parfois devant la scène. Ils se croient au cinéma. Ce voyeurisme révolte Nissan qui y décèle surtout le symptôme de la soumission des habitants. Les hommes en noir se multiplient, ils viennent des contrées les plus improbables et parfois inconnues jusque-là des Syriens. Ouzbeks, Tchétchènes, Indonésiens, Somaliens et tant d'autres ayant appris quelques versets du Coran aboient sur les « infidèles » dans un arabe à peine compréhensible.

Vous avez fait du Caucasien votre maître et du Saoudien votre émir... Vos filles sont fouettées et vos femmes humiliées, espèce de misérables.

18 avril 2014.

Outre la peine capitale, toute une panoplie de punitions physiques sont appliquées à tout contrevenant aux obligations et interdictions décrétées par l'État islamique. Ceux qui se vantent de restaurer l'Islam du VII^e siècle se servent d'armes primitives pour exécuter les peines. Un nombre déterminé de coups de bâton ou de fouet sanctionne chaque « délit ». Il s'échelonne de 10 pour le fumeur ou la femme qui porte un vêtement trop près du corps à 80 pour celui qui profère des paroles insultantes envers la religion ou qui boit de l'alcool. Les condamnés sont flagellés en pleine rue, sous le regard de leurs proches et de leurs voisins, par des bourreaux chevelus et barbus. Pour ne pas s'exposer à de tels sévices, les habitants de Raqqa, impuissants et médusés, respectent scrupuleusement les règles de leurs colonisateurs étrangers.

À Raqqa, il y a des maîtres et des esclaves. Les premiers se distinguent par leurs voitures, leur démarche, leurs femmes et leurs paroles humiliantes tandis que les esclaves passent à côté d'eux hâtivement, embarrassés, la peur au ventre et la tête basse. Sous leur masque d'indifférence, on devine la grimace de l'humiliation.

16 avril 2014.

Si Platon était vivant, il aurait choisi Raqqa pour réaliser son rêve d'une bonne cité. Ses habitants sont comme de la pâte souple, on peut la retourner comme on veut ! On est vraiment un peuple flexible. Rien à dire. Je vous l'avais dit : Raqqa est une ville où celui qui épouse ma mère devient mon oncle.

27 avril 2014.

Nissan ne contient plus sa colère contre les « soumis » de sa ville et fulmine à la vue des jihadistes qui se pavanent dans les rues en conquérants, au volant de grosses voitures rutilantes, vitres baissées et mitrailleuses au bras. Ils roulent au pas pour surveiller les autres automobilistes et les passants. Ils inspectent les magasins du souk central, interrogent les commerçants sur les prix non affichés. Ils exigent du vendeur de vêtements de recouvrir les visages des mannequins féminins dans sa vitrine. Ils fouillent les fonds de boutique des épiciers qui auraient caché des paquets de cigarettes. Dociles, voire complaisants, à l'égard des oppresseurs qui font tout de même tourner le commerce grâce à leurs billets verts, les commerçants de Raqqa capitulent. Comme un seul homme, ils baissent la tête et leur rideau de fer aux heures de prière pour se rendre au pas de course à la mosquée la plus proche.

Est-ce parce qu'elle a prévu de quitter Raqqa pour rejoindre son futur mari que Nissan commence à détester autant sa ville et ses habitants ?

Je ne peux plus rester ici... Ici, je pleure sur mon sort. Je renonce et je pars les larmes aux yeux !

22 avril 2014.

Ne cherche-t-elle pas aussi à impressionner son fiancé en multipliant les posts véhéments sur Facebook ? Samy suit et réagit au récit de Nissan à la fois en amoureux inquiet et en Syrien révolté. Comme souvent lorsque des couples se forment autour d'une cause commune et dans des circonstances historiques exceptionnelles, Nissan et Samy nourrissent aussi leur amour de leur engagement. Car autant que les mots tendres et les promesses d'avenir, ils

partagent leurs inquiétudes pour l'avenir de leur pays.

Quatre ans sont passés et nous avons vécu chaque étape avec tant d'intensité : les manifestations pacifiques et cette peur délicieuse au ventre à l'idée de se sacrifier pour la liberté, la militarisation et la destruction. Mais aujourd'hui, je ne sais comment qualifier ce que nous vivons. Tous les mots en lesquels nous avons cru : liberté, dignité, chute du régime, se sont-ils effondrés ?

23 avril 2014.

Nissan attend avec une impatience de plus en plus manifeste de quitter Raqqa et ses rêves bafoués. Outre le spectacle accablant et les regards arrogants des jihadistes qu'elle doit affronter au quotidien, elle se sent de plus en plus seule dans cette ville abandonnée par tous ses amis. La majorité des jeunes militants avec qui elle était en contact, même virtuellement, sont partis. Des familles entières ont dû se réfugier provisoirement en Turquie laissant derrière elles leurs biens et leur maison. Celles-ci sont réquisitionnées par les combattants immigrés qui s'y installent avec femmes et enfants. Ils choisissent de préférence les quartiers les plus modernes et nantis, tels que Al-Thakaneh qui signifie « garnison » car le mandat français s'y était établi dans les années 1930. Nissan informe par messagerie privée l'une de ses amies partie en Turquie que leur bel appartement est désormais occupé par l'ennemi. Deux familles de jihadistes égyptiens polygames l'habitent, soit quatre femmes et une dizaine d'enfants.

Je fixe mon regard sur ces jeunes qui ont appelé un jour à la liberté, je pense à la poudre et à la poussière qui ont rempli ta petite poitrine un jour. Te souviens-tu ? Ici ils ont crié, là ils ont couru, là-bas ils sont tombés.

6 mai 2014.

Ils sont partis et je suis seule avec ces bribes d'images, de souvenirs, de scènes et de rêves. Ils sont partis et tu es envahie par la nostalgie. Chante-leur les airs du retour, peut-être les entendront-ils. Chante leur nom pour faire rayonner l'espoir dans leurs yeux. Rappelle-leur les promesses faites devant Dieu et la patrie. Cite leurs paroles comme des règles de notre humanité défaillante ! Je vous aime vous les partants. Revenez parce que sans vous la patrie est orpheline.

10 mai 2014.

Orpheline, Nissan l'est plus que tout autre en ce mois de mai 2014 où tout

s'écroule autour d'elle, y compris son nouvel amour. Que s'est-il passé soudain entre elle et Samy ? L'insaisissable et orgueilleuse Nissan révèle trop peu ou trop mal la vérité à travers ses *posts* en forme de choix multiples.

Samy l'a-t-il trompée ou lui a-t-il menti ?

Pourquoi pardonnons-nous à tout le monde sauf à ceux qu'on aime ?

3 mai 2014.

Qu'a-t-il fait pour qu'elle se sente ainsi humiliée ?

Quand ta dignité est en jeu, n'écoute plus ton cœur et avance sans te retourner !

11 mai 2014.

Lui aurait-il annoncé qu'il renonçait à leur projet de mariage ?

Réaction du jeune homme quand la fille lui dit : « Mon amour, n'avais-tu pas promis de m'épouser ? – Hahaha ! Moi ? » Allez crever tous les deux !

11 mai 2014.

Lui a-t-il imposé des conditions qu'elle a jugé inacceptables ?

À partir d'aujourd'hui, je me mets au régime de l'amour parce qu'il blesse ma dignité.

14 mai 2014.

Dans une tentative désespérée pour rattraper son erreur et sa fiancée, Samy poste sur la page Facebook de Nissan une série de dessins humoristiques disant :

L'amour c'est...

Le sentiment que c'est elle qui te donne l'élan et la vitalité ;

Une impression d'exil quand elle est loin de toi ;

La culpabilité parce que tu as été trop dur envers elle ;

Douloureux parfois.

16 mai 2014.

Il lui adresse une photo avec cinq bouquets de tulipes roses :

Le 8 mars, une nouvelle révolution est entrée dans ma vie et l'a transformée. À 10 h 30, j'étais habité par ta voix et ton cœur. Souviens-toi toujours que nous sommes amoureux jusqu'à ce que la lune périclise.

18 mai 2014.

Nissan ne veut plus répondre, ni aux plaisanteries, ni aux déclarations de Samy. Quand elle finit par réagir, c'est pour décréter publiquement la mort de son amour si regretté.

Vous est-il arrivé un jour de blâmer un mort : « Pourquoi es-tu parti ? Sais-tu que je vis des temps durs et des trahisons d'amis ? Sais-tu comme je me sens seule ? Et comme j'ai besoin de toi ? »

18 mai 2014.

Je rêve d'une patrie où le corps de ma mère ne sanglote pas, où les rêves de mes frères ne meurent pas, où les yeux de mon amie ne pleurent pas et où je ne perde pas celui que j'aime.

18 mai 2014.

Aucun de ses proches ou amis n'a su ni compris ce qu'il y avait derrière cette histoire d'amour énigmatique. A-t-elle seulement existé ? Cette correspondance virtuelle serait-elle une comédie inventée par Nissan en quête d'un nouveau rôle pour jouer sa partie, tromper son monde ou égarer les espions sur Facebook ? Se transforme-t-elle alors en Antigone cherchant à éloigner son bien-aimé pour le protéger et mieux se sacrifier ?

Aussitôt son histoire avec Samy enterrée, Nissan annonce que les hommes de Daech ont repéré son compte Facebook. Elle publie sur sa page la première menace directe que lui adresse en message privé un jihadiste irakien surnommé Abu Hareth al-Falouji :

« Au nom de Dieu le Miséricordieux, Salut à toi ma sœur. Tu blasphèmes et tu multiplies tes affronts, tes mensonges et tes salissures contre l'État islamique. C'est pourquoi nous devons te mettre en garde : reviens à la raison et crains Dieu avant d'être punie. Je t'informe que l'appareil de surveillance de l'État t'a identifiée. Il connaît ta famille et ton nom jusqu'à ton septième ancêtre. Sois certaine que si tu avais été un homme, nous aurions déjà pris nos dispositions. »

Si vous me trouvez un jour accrochée sur le rond-point Al-Naïm, accusée de vol, de meurtre ou peut-être de prostitution, il faut que vous sachiez ceci : je

maudis les âmes des chiens de Daech...

7 mai 2014.

L'appréhension et la prudence dont elle a fait montre ces dernières années sont parties en fumée. L'occasion d'une nouvelle vie ayant avorté, Nissan s'engage éperdument dans le combat contre la barbarie. Elle n'a pu participer activement à la première révolution qui pourtant l'a fascinée, ni profiter de la libération tant espérée. Sa chair frémit de désillusion, de honte et de colère pour son peuple encore une fois « soumis ». La nuit venue, sa mère et sa sœur endormies, elle reste assise les yeux ouverts dans le noir et rumine. Elle revient sur les moments décisifs qui ont marqué la guerre, sourit de nostalgie et pleure d'amertume. Elle se souvient de l'un des premiers slogans des manifestants en 2011 : « La mort plutôt que l'humiliation ! » Ils étaient courageux et elle n'a été qu'une lâche, saluant leurs cris par de misérables *posts* d'encouragement sur Facebook.

Cette fois-ci, elle ne restera pas passive face à la tyrannie. Seule mais déterminée, elle veut affronter l'ennemi : « À nous deux Raqqa, à nous deux Daech ! »

Une ombre noire

Rallonge ton abaya... Boutonne ton abaya... ne soulève pas ton abaya... Aucun ornement sur l'abaya... Je te hais toi et ton abaya ! Je préférerais enfiler un sac de jute plutôt qu'une abaya de malheur ! Mais si les femmes s'habillaient de sacs de jute, vous les regarderiez encore avec vos yeux salaces, sales Dawaech !

28 mai 2014.

Même intégralement recouvertes de noir, respectant l'uniforme imposé par l'État islamique, les femmes se font harceler dans la rue par les jihadistes. Ceux-là trouvent toujours une observation à faire, un détail imparfait, une tache de couleur sous l'*abaya*. Les spécificités de cette grande cape qui transforme les femmes en tentes ambulantes sont strictement énoncées dans les tracts distribués par les services de Daech :

- « 1. Toute fente laissant apparaître des vêtements de couleur sous l'*abaya* est interdite.
- 2. Toute décoration brillante ou sequin est interdite.
- 3. L'*abaya* doit être ample et flottante.
- 4. Un bouclier (sorte de sur-cape) doit être porté par-dessus l'*abaya* pour dissimuler les formes de la femme.
- 5. Tout châle ou foulard de couleur visible sous le *niqab* est interdit.
- 6. Les chaussures à talons hauts sont interdites. »

Nissan doit se résoudre à porter la tenue réglementaire pour sortir. Le temps qu'elle passait à se maquiller est maintenant consacré à se déguiser en habitante de la « wilaya de Raqqa », selon la désignation administrative de l'État islamique. Au lieu de chanter en appliquant la crème teintée sur son visage, le fard bleu sur ses paupières, et en traçant un trait de khôl sous son œil, elle marmonne des insultes en se couvrant des différentes épaisseurs de l'attirail obligatoire. Les pièces de tissu sont déposées en un monticule à côté d'un grand miroir dans lequel elle se regarde en grimaçant. Par-dessus ses habits ordinaires – sous-vêtements de couleur vive, jupe et chemise – Nissan enfle les manches

chauves-souris de la cape en acrylique épais et opaque qui l'enveloppe des épaules jusqu'aux pieds. Elle boutonne soigneusement la robe difforme avant de s'emparer d'un autre bout de tissu de la même matière synthétique en forme de cagoule, identique à celle que portaient les hommes de Daech avant qu'ils ne découvrent leurs visages de sauvages. Elle passe ce couvre-chef au niveau de la tête pour dissimuler ses cheveux, son front et son cou. La troisième pièce essentielle qui doit cacher son visage ressemble à un long tablier doublé de deux épaisseurs de voile, toujours aussi noir. Elle le suspend dans la largeur devant son visage pour bien le placer au milieu de son front, par-dessus la cagoule, puis elle noue les lanières du tablier à l'arrière de sa tête. Un rideau lui tombe ainsi sur le visage et jusqu'au niveau des genoux, l'empêchant de se voir dans le miroir qu'elle traite d'« agent de Daech ». Pour distinguer quelque chose, il faut qu'elle soulève l'un des pans de tissu. Le voile du dessous comporte une très fine fente horizontale pour les yeux. C'est la seule ouverture autorisée pour qu'elle puisse voir son chemin en marchant. Enfin, elle enfle des gants noirs et des mi-bas opaques puis se chausse de ballerines.

Il en a coûté à Nissan de se conformer à cet accoutrement. Plus que les 12 000 livres syriennes (l'équivalent de 2 euros) qu'elle a dû déboursier, c'est l'idée de se rendre dans ce magasin spécialisé du rond-point Al-Naïm, devenu le carrefour de la mort, où l'on achète « la tenue légale à prix coûtant », qui lui a donné la nausée. Elle a retardé le plus longtemps possible le moment d'endosser l'attirail honni, dépassant même de quelques semaines le délai de grâce accordé par l'État islamique. Mais cela est devenu trop dangereux. Les femmes vues dans la rue sans la tenue réglementaire encourent une sentence de 30 flagellations. Certaines ont été enfermées dans des cages, comme des bêtes, et exhibées sur la place publique en attendant que leur tuteur vienne rendre des comptes. Faut-il ajouter que, la femme étant considérée comme une mineure, une enfant, la punition s'applique également à son mari, son frère ou son fils, selon les situations familiales, qui n'a pas bien veillé à sa pudeur. N'ayant plus d'homme à la maison, c'est l'un des grands demi-frères ou des oncles de Nissan qui devrait s'expliquer pour ses infractions.

Après une première année passée à anéantir la résistance des hommes, c'est vers les femmes que se tournent les « Dawaech ». Cette appellation des hommes de l'État islamique par les habitants de Raqqa est le pluriel arabe de l'acronyme désormais familier. La racine Daech se conjugue désormais aussi au féminin. Les « Daechyat » ont fait une entrée fracassante ces dernières semaines dans la ville. Une *katiba* (brigade) de femmes jihadistes s'est formée pour s'occuper de leurs « sœurs ». La décision a été prise au lendemain d'une attaque surprise de soldats de l'Armée syrienne libre déguisés en femmes vêtues de *niqab* contre un

barrage de l'État islamique. Il est alors devenu impératif de contrôler également l'identité des femmes. Comme il était impensable de confier cette tâche à des hommes pour ne pas entrer en contradiction avec leurs principes, les islamistes ont créé une brigade féminine. Son siège principal est installé dans les locaux de l'église arménienne repeinte en noir. Les premières à se porter volontaires comme *moujahidat* (femmes du jihad) sont les anciennes prostituées de Raqqa. La ville était en effet célèbre pour ses bordels, une activité florissante depuis l'époque où cadres et ouvriers célibataires arrivaient de toute la Syrie pour travailler sur les chantiers du grand barrage sur l'Euphrate.

Les jihadistes en *abaya* se promènent dans les rues kalachnikov à l'épaule. Elles se montrent tout aussi zélées que leurs hommes. Le plus souvent égyptiennes ou maghrébines, comme on le devine à leurs accents, les membres de la police islamique féminine usent d'un langage vulgaire et agressif pour réprimander leurs « sœurs en Islam », comme elles les appellent.

Aujourd'hui, dans le souk, une jihadiste tunisienne m'a fait une remarque sur mon habillement. Je l'ai ignorée, sans même me retourner puisque je portais strictement la tenue réglementaire. Mais j'aurais voulu avoir un revolver à la main pour vider le chargeur dans sa tête. Non pas parce que je suis sadique ou sanguinaire, mais parce qu'elle m'a tuée au fond de moi. J'étais morte d'humiliation, morte de rage et d'injustice. J'en ai assez d'être un paillason, assez de la torture physique et morale, assez de leur arrogance et de leurs offenses, assez d'être une citoyenne de dixième classe alors qu'ils sont en première.

25 décembre 2014.

Après avoir pesté les premiers jours, Nissan découvre des avantages à sa prison noire. Bien qu'elle transpire abondamment sous ses multiples voiles quand la température dépasse les 30 °C, ce nouvel anonymat lui ouvre des possibilités insoupçonnées.

Celle qui se cache depuis le début de la révolution derrière un pseudo sur sa page Facebook, celle qui n'a jamais réellement participé aux manifestations pour la liberté, celle qui n'a jamais révélé sa véritable identité ni montré son visage, même à ses plus proches « amis » virtuels, n'a plus d'efforts à faire pour se dissimuler. Désormais, elle sort plusieurs fois par jour, sous n'importe quel prétexte et malgré la fermeture récente de son école. Pouvoir observer et entendre sans être reconnue est une expérience soudain exaltante pour cette championne de la clandestinité. Nissan scrute la faune qui rôde dans sa ville remise à l'heure de l'Islam primitif. Ces hommes en tunique, cheveux longs et

chèche noué autour de la tête comme un bandana semblent tout droit sortis d'un feuilleton télévisé historique. Les armes qu'ils brandissent font penser à un reportage sur l'Afghanistan.

La province de Raqqa était en voie de développement et voilà qu'elle est retournée au Moyen Âge !

12 juin 2014.

Le surnom de Miss Hyde convient mieux que jamais à Nissan qui avance masquée dans Raqqa. Une fois rentrée chez elle, elle se débarrasse au plus vite de tout son attirail, délie ses cheveux en poussant des soupirs de soulagement. Elle se met toute nue, court au lavabo, se lave les mains, le corps et le visage à l'eau fraîche, comme pour se purifier d'avoir été en contact avec l'extérieur et le monde des hommes en noir. Puis elle enfle une paire de leggings et un T-shirt à manches courtes. Au moment où elle reprend place sur les coussins du séjour et allume son ordinateur, elle redevient la truculente et insolente Nissan Ibrahim. Sa page Facebook se remplit d'histoires inspirées des observations de sa journée.

Chronique de Daech, 4^e épisode :

Un Daechien se plaint à son copain : « J'en ai marre de ma petite voiture Rio coréenne, je l'ai mise en vente. C'est un modèle dépassé et personne ne veut l'acheter parce que tous les immigrés (jihadistes) préfèrent les Mercedes. » L'autre lui répond : « Mon ami, tu n'as qu'à remplacer l'insigne de la Rio par celle d'une Mercedes. » Le crétin suit le conseil de son ami et recroise un mois plus tard son copain : « Alors, tu as pu vendre ta voiture ? » Le type répond : « Tu es fou, je ne vais quand même pas vendre une Mercedes ! »

30 juin 2014.

Chronique de Daech, 5^e épisode :

Vendredi, un groupe de femmes et de jeunes filles accompagnées de leurs enfants se rendait au jardin municipal. Un Daechien s'est mis à frapper des mains autoritairement en écarquillant les yeux parce que l'une des femmes portait un voile légèrement transparent : « C'est quoi ça ! Rentrez à la maison, trouvez un autre voile », s'est-il mis à hurler. L'une des femmes a pris son courage à deux mains et lui a dit : « Justement, on rentrait à la maison. » Il a rétorqué : « Vous, les femmes, ne comprenez jamais rien. »

7 juillet 2014.

L'humeur étrangement légère de Nissan contraste avec ce début d'été fatidique. Des bouleversements spectaculaires se produisent. Dès le mois de juin, l'État islamique lance une offensive fulgurante en direction de l'est. En quelques jours, ils s'emparent de tous les territoires syriens, effacent la frontière irakienne et poursuivent leur conquête jusqu'à Mossoul. La deuxième ville d'Irak tombe sans résistance. L'armée irakienne fuit en leur laissant sur place des dépôts d'armes neuves et sophistiquées fournies par les Américains, des équipements militaires et des trésors dans les banques. Le 29 juin, premier jour du Ramadan, Daech proclame un califat englobant la Syrie et l'Irak. Le territoire qu'il contrôle est aussi vaste que la Grande-Bretagne. Abu Bakr al-Baghdadi, chef de l'organisation jihadiste s'autoproclame calife sous le nom d'Ibrahim. Cette appellation, disparue depuis 1924 et la chute de l'Empire ottoman, désigne celui qui a le pouvoir spirituel et temporel sur l'ensemble de l'*oumma*, la communauté des musulmans. Abu Bakr « de Bagdad » prétend restaurer « l'âge d'or » du califat sunnite en effaçant les frontières tracées par les colonisateurs français et britanniques au lendemain de la Première Guerre mondiale.

C'est à Raqqa, capitale du nouveau califat, que les jihadistes célèbrent leur victoire dans une ambiance de noces de sang et de terreur. Ils paradedent dans les artères principales de la ville à bord de leurs pick-up et de leurs 4 × 4 blindés. Ils agitent leur drapeau noir, tirent des coups de feu en l'air et klaxonnent pour exprimer leur joie. Pendant près de vingt-quatre heures, ils roulent à tombeau ouvert autour des grandes places en hurlant. Des images sont diffusées sur Internet et font le tour du monde consterné. « L'État islamique vivra et s'étendra », lit-on sur les murs de Raqqa. Comment Nissan résiste-t-elle à l'accablement ?

Chaque fois qu'une rumeur circule à Raqqa, Daech prend le contre-pied. Ainsi, avant le Ramadan, tout le monde disait qu'on n'aurait plus d'électricité et qu'on vivrait comme au temps du Prophète. Or, on a constaté que les services de Daech ont amélioré le réseau électrique. Alors, je vais propager l'idée selon laquelle l'État islamique vivra... Il ne s'écroulera pas. Baghdadi est notre émir, il ne sera pas tué et nous n'en serons pas débarrassés.

Hahaha, pourvu que ça marche !

3 juillet 2014.

Canicule, Ramadan et Daech s'abattent en même temps sur Raqqa en cet été 2014. Dépassés par les événements, les habitants ne pensent plus qu'à vivre au jour le jour. Les coupures d'électricité persistent et, plus encore, celles de l'eau. On vit suspendu au moment où l'eau courante est disponible. Alors, les mères

remplissent des bassines et des bouteilles en prévision des coupures. Et dès que l'électricité fonctionne, seulement quelques heures dans la journée, on se précipite pour faire une lessive, regarder la télévision ou recharger ordinateurs et téléphones portables.

On dit que ceux qui sont accros à Facebook et aux réseaux sociaux ont sans doute connu une grande déception dans la vie. Vous croyez que c'est vrai ?

8 juillet 2014.

La nouvelle victoire de l'État islamique se traduit par une escalade dans la sauvagerie. Des tortures dont les Syriens n'avaient entendu parler que dans les livres d'histoire ancienne ou dans les contes resurgissent à Raqqa. Le 18 juillet, pour la première fois, une femme, accusée de prostitution, est lapidée à mort sur le rond-point Al-Naïm.

Chacun sait combien de salopes trompent leur mari en leur absence ou en leur présence ! Alors, pour ce qui est de la lapidation qui a eu lieu hier, c'est la première bonne action faite par Daech. Que quelques prostituées s'assagissent, peut-être que la colère de Dieu se calmera un peu...

Il y a quelques années, une de mes élèves m'a confié que sa mère trompait son père avec son cousin. La fille était dégoûtée, perturbée, déprimée. Alors, même si c'est par la main de Daech, tant mieux si on se débarrasse de ces femmes débauchées.

19 juillet 2014.

Faut-il prendre la réaction radicale de Nissan au pied de la lettre ? La trahison semble à ses yeux le crime le plus impardonnable. Elle n'en continue pas moins de dénoncer les autres horreurs qui se banalisent au nom d'un Islam qu'elle ne connaît pas. Croyante et pratiquante de « l'Islam instinctif », comme le qualifient désormais les Syriens pour distinguer leur religion de celle dont se réclament les extrémistes, Nissan n'est nullement ébranlée dans sa foi. Elle implore son Dieu et le prend à témoin en toute occasion. Il est son ami intime, son confident. À lui seul elle peut ouvrir son cœur et dire le fond de sa pensée sans être jugée. Des 99 surnoms de Dieu dans le Coran, elle retient « le Généreux », « le Clément », « le Sage ». C'est ainsi qu'il est qualifié dans les vers des poètes soufis, amoureux de Dieu, que lui lisait son père. Elle n'a pas besoin de retourner à ses livres pour savoir que les jihadistes sont des hérétiques.

Que retient le laïc du Coran ? Que « Dieu est clément et miséricordieux ». Que retient l'islamiste ? Que « punir les impies est la voie du pardon ». Alors, il considère que tout le monde est impie.

6 juillet 2015.

Il y a des têtes coupées sur le rond-point Al-Naïm ! Pour la première fois, j'apprends que les « mécréants » sont décapités et défigurés. Avons-nous mal compris le Coran ou ceux qui nous torturent sont-ils tout sauf des musulmans !

24 juillet 2014.

Ramadan est le mois du *jihad* par excellence. En référence aux guerres menées par le prophète Mohamad contre les infidèles il y a quatorze siècles, les combattants de Daech poursuivent leur conquête. Ils lancent l'assaut contre la dernière place forte tenue par les forces du régime de Bachar al-Assad, à la périphérie de Raqqa. Faut-il pour autant croire que ces deux tyrans ne sont pas de mèche ?

Daech veut attaquer la 17^e division. Une nuit terrible nous attend. L'armée tire sur la ville et le canon tonne partout. La fête qui vient sera aussi noire que celle que nous avons déjà connue, les enfants. Vous, Daech, si vous ouvriez mon cœur, vous verriez combien je vous hais.

23 juillet 2014.

Un obus vient de tomber dans notre rue. Les amis, je n'ai pas peur de mourir, mais je crains d'être mutilée. Dieu soit avec nous !

Ça y est, la 17^e division est tombée. Ceux qui sont loin nous félicitent de cette libération ou de la capitulation tandis que ceux qui sont à l'intérieur de Raqqa retiennent leur souffle dans l'attente de la vengeance. Dieu, protège-nous !

24 juillet 2014.

Les représailles du régime ne tardent pas. Son aviation qui, depuis la prise de Raqqa par Daech, venait occasionnellement rappeler son existence en larguant quelques missiles au hasard lance plusieurs raids.

Le pilote Abu Haidar a bombardé aujourd'hui tous les centres névralgiques de Daech, mais ils étaient vides. Pourquoi n'a-t-il pas visé leur QG, ni le marchand de cocktails de fruits où ils se pressent à longueur de journée ?

24 juillet 2014.

Je suis étonnée que certains sympathisants du régime d'Assad me demandent en amie sur Facebook. Mes chéris, nous sommes ennemis. Les révolutionnaires appartiennent à 36 courants différents. Ils se battent entre eux comme des coqs, et n'ont pas besoin de vous, pff !

Le seul gage qui puisse nous faire oublier les crimes de Daech serait la tête de Bachar al-Assad !

26 juillet 2014.

Aussi puissants qu'impitoyables, les jihadistes de l'État islamique comme la dictature de Bachar al-Assad continuent de s'acharner contre les Syriens. Ces derniers dénoncent la complicité insidieuse qui relie ces deux tyrannies, l'une se nourrissant de l'autre. Et ils ne sauraient dire laquelle est la moindre. À Raqqa, le débat est parfois houleux. « Qui compte les flagellations ne souffre pas autant que celui qui les reçoit. » Ce dicton populaire prend un sens étrangement littéral sous le joug de Daech. Dans la ville, qui a historiquement composé avec ses gouvernants, quels qu'ils soient, la majorité de la population se tait et se terre tandis que certains collaborent activement. La nouvelle puissance de l'État islamique lui fait gagner de plus en plus de partisans. Par opportunisme, nécessité ou avidité, des chefs de tribus, des notables, des commerçants, des artisans prêtent allégeance publiquement aux « émirs » jihadistes. Les moyens financiers colossaux déployés depuis la proclamation du califat aiguisent les appétits et suscitent des vocations. Les conquêtes en Irak et dans la région pétrolifère syrienne de Deir Ezzor accroissent et diversifient les ressources de l'organisation qui devient un véritable « État ». Celui-ci met en place un système d'impôt islamique, de redevances et de contraventions prélevés auprès de la population. Son califat compte quelque dix millions de ressortissants syriens ou irakiens. Il gagne en autonomie et se détache peu à peu des financements extérieurs. Il peut payer des salaires aux « fonctionnaires » de ses différents services et à ses combattants supérieurs à ceux qu'ils recevaient sous leur gouvernement précédent. Il recrute par milliers des employés, souvent en quête de gagne-pain, y compris dans la population de Raqqa qui lui devient redevable, voire reconnaissante.

Soudain, les Daech sont devenus des moujahidin (combattants) aux yeux de la majorité de la population. Avez-vous oublié ceux qui ont péri de leurs mains encore ensanglantées ? Avez-vous oublié les civils abattus par les snipers ou dans les confrontations ? Par Dieu, même si vous libérez la Palestine, vous resterez à nos yeux des criminels sanguinaires, des voleurs de révolution et de religion. Comme je l'ai souvent dit, dans cette ville, celui qui épouse ma mère

devient mon oncle !

25 juillet 2014.

De plus en plus virulente à l'égard des compromissions des habitants de Raqqa, Nissan continue de résister à ce qui ressemble à « la rhinocérinite » décrite dans la pièce de Ionesco et qu'elle voit progresser dans sa ville. Elle dénonce les actions des jihadistes et affirme ses positions sans retenue. Toujours cachée derrière son pseudo, elle compte de plus en plus de sympathisants sur Facebook, y compris des Irakiens qui subissent comme elle la loi de Daech, mais aussi d'« amis » plus malveillants. Si elle se sent moins seule depuis quelque temps, elle sait aussi qu'elle est repérée et surveillée par les services et les agents de Daech.

La meilleure réponse aux chiens qui aboient n'est-elle pas d'aboyer plus fort qu'eux ? Alors, renchérissons et tant pis pour moi et pour mes ennemis. Daech, nous sommes des musulmans et nous le resterons malgré vos mentalités pourries !

J'ai rêvé de devenir un martyr : « Est-il possible que je sois tuée par les dirigeants ? » Leurs chiens aboient, menacent et insultent.

30 juillet 2014.

Quand ils m'adressent leurs pires menaces parce que j'ai la langue trop pendue, j'ai envie de répondre avec les mots les plus grossiers. Mais finalement je me ravise pour ne pas anéantir le fruit de mon travail.

Menacez autant que vous voudrez, nous allons vous vaincre et vous juger devant Dieu. Attendez, nous sommes patients !

5 septembre 2014.

De quel « travail » parle Nissan dans ce *post* ? S'agit-il du nouveau rôle qu'elle s'est attribué, celui de reporter citoyenne alors que Raqqa est désertée par les jeunes activistes ? Elle reste en contact avec plusieurs de ses « amis » d'avant, réfugiés en Turquie. Elle est une précieuse source d'information pour eux. Certains d'entre eux craignent pour elle et commencent à la mettre en garde contre les risques qu'elle court. Elle répond à leurs messages privés avec l'arrogance de celle qui est persuadée qu'elle ne peut être identifiée sous son pseudo, d'autant qu'elle ne sort plus que recouverte du *niqab* réglementaire. Elle pousse même la provocation jusqu'à afficher pour la première fois sa photo à visage découvert sur sa page Facebook. Ceux de ses contacts qui ne la

connaissent pas doutent qu'il s'agisse de son vrai portrait. De rares proches l'identifient alors. Ils s'affolent de la voir s'exposer ainsi. À l'un de ceux qui lui reprochent son irresponsabilité, elle répond : « Je n'ai plus rien à perdre et mon cou est à leur disposition. » L'idée d'avoir la tête tranchée ne lui fait plus peur. Consciente des risques, ce n'est pas la première fois qu'elle évoque son propre martyre. Se prend-elle pour une héroïne de tragédie ? À quel point les menaces qu'elle reçoit sont-elles dangereuses ? Une chose est certaine, Nissan a abandonné toute la réserve et la prudence qu'elle observait du temps de l'espérance.

Voilà que l'Éducation nationale est à son tour touchée par le nouvel ordre totalitaire. Un *diwan* (direction) spécialisé a mis en place un système scolaire en vue d'élever les futures générations conformément à la folle utopie passéiste. Faisant table rase des programmes précédents, Daech a publié les siens tout en brûlant les dossiers scolaires des enfants. La moitié des cours portent désormais sur la religion et ils excluent la biologie, la littérature et la philosophie. Garçons et filles, professeurs masculins et féminins sont complètement séparés. Tous les enseignants sont appelés à prêter allégeance à l'État islamique pour pouvoir continuer de travailler. Ils perçoivent alors un salaire équivalent au double de celui qu'ils recevaient en tant que fonctionnaires syriens. La majorité des enseignants demeurés à Raqqa se soumettent à ces dispositions. Ils sont sommés de suivre des formations obligatoires dispensées par les instructeurs et instructrices de Daech. Des « ateliers de sensibilisation » sont organisés dans les écoles et les collèges transformés en « centres d'apprentissage de la charia ».

Depuis hier, j'ai reçu une centaine d'appels de mes amies pour aller à la formation idéologique. Elles sont toutes terrorisées et me demandent pourquoi je ne veux pas y aller. Quel troupeau de brebis ! Je félicite Daech pour sa domination de Raqqa et de sa population. Je félicite aussi Bachar de n'avoir pas détruit Raqqa comme il l'a fait à Homs ou Alep, parce qu'il savait que sa population était rare, unique au monde. Je prie mes amis exceptionnels qui ne ressemblent pas à ceux qui restent dans cette ville de m'excuser parce que je vais exploser, et vous savez de quoi je parle !

30 août 2014.

Autrefois, la rentrée des classes me rendait heureuse parce que je retrouvais mes élèves, leurs joies et leurs peines. L'une s'était disputée avec le petit ami qu'elle fréquentait contre la volonté de ses parents qui étaient d'un autre milieu. Une autre craignait la difficulté des études et du bac. Maintenant, les filles me disent : « Mademoiselle, arrange ton niqab avant que la patrouille ne passe.

Mademoiselle, mon frère est avec Daech. Mademoiselle, le Mig a bombardé la maison de nos voisins, la mère et la benjamine ont été tuées. » Comment l'école a-t-elle pu devenir ce cauchemar alors que c'était mon paradis ?

12 octobre 2014.

Malgré toutes les dispositions entreprises, les services de l'État islamique n'ont pas réussi à poursuivre le chantier colossal de l'éducation à Raqqa. Leur réforme est restée en friche. D'autres urgences se sont imposées aux jihadistes peu avant la rentrée scolaire.

Le monde, pétrifié jusque-là devant l'émergence et la croissance de l'hydre jihadiste qui s'en prenait principalement aux populations du Moyen-Orient, est réveillé par leurs monstruosité. Suite à des raids menés par l'aviation américaine contre ses positions en Irak, Daech diffuse le 19 août 2014 une vidéo de la décapitation du journaliste américain James Foley, disparu depuis fin 2012 lors d'un reportage en Syrie. Le bourreau cagoulé qui a procédé à son égorgement par le sabre parle devant la caméra dans un arabe fortement marqué par un accent anglais. L'effroi et l'émotion suscités à travers le monde par cet acte barbare amènent à une déclaration de guerre contre l'État islamique. Au sommet de l'OTAN à Newport, au pays de Galles, début septembre 2014, les États-Unis annoncent la formation d'une coalition internationale contre les jihadistes. Dix pays occidentaux en constituent le « noyau dur », mais une vingtaine d'autres, y compris des pays arabes et musulmans, en font également partie. Le 23 septembre ont lieu les premiers raids aériens en Syrie contre les positions de l'État islamique, dans les provinces de Deir Ezzor et de Raqqa.

Bachar a envie de rejoindre la coalition. Évidemment, il n'est pas content que des bombardements en pleine nuit ne visent que les sièges de Daech pendant que les civils courent toujours. Il veut s'y mettre lui aussi pour frapper quelques familles et faire couler un peu du sang de leurs enfants, voir à quoi ressemblent leurs petits corps déchiquetés. Il ne rate jamais une occasion de massacrer, ce vil, ce lâche.

24 septembre 2014.

Étrangement, sans se défaire de son ironie ni oublier aucun de ses ennemis, Nissan ne fait pas mention du journaliste américain décapité ni de la mobilisation internationale qui suit. Toute son attention est focalisée sur une autre bataille, à Kobané, la région natale de son père, où la guerre fait rage. Les forces de l'État islamique encerclent la bourgade sise le long de la frontière

turco-syrienne et dont la population est en majorité kurde. Les combattants des milices kurdes locales défendent la ville, seuls pendant plusieurs semaines. Soutenus enfin par les raids de l'aviation américaine, ils ne parviennent pas à empêcher les jihadistes de s'emparer de la plus grande partie de la ville. Tandis que toutes les télévisions du monde sont braquées sur cette bataille manichéenne, certains Syriens sont partagés et vont jusqu'à renvoyer les protagonistes dos à dos. Au désir de contrer Daech se mêle la crainte de voir les Kurdes avancer dans leur projet de territoire autonome au nord de la Syrie. Nissan est déchirée par les bombardements qui assaillent Kobané et blessée par les réserves qu'expriment parfois ses proches.

Certains amis ont annoncé la chute de Kobané comme une victoire. Sont-ils assez stupides pour ignorer que nous combattons le même ennemi ? Le plus gros mensonge que j'ai jamais entendu est que le peuple syrien est uni.

12 octobre 2014.

Que ceux qui sont dérangés par le battage médiatique autour de Kobané se rassurent : cette couverture ne réchauffera pas le réfugié kurde sous sa tente, elle ne restaurera pas ses droits ni sa douleur d'avoir perdu sa maison détruite par les missiles américains. Elle ne ramènera pas un enfant kurde à l'école. J'ajouterai que la tente du Kurde n'est pas plus épaisse que celle de l'Arabe, tout aussi abandonné. Alors, de grâce, réveillez-vous ! Nous sommes plus grands que ça et nous avons toujours formé un seul peuple. Alors, soyons dignes de notre peuple !

21 octobre 2014.

Si la bataille de Kobané apparaît comme une « distraction » dans le paysage quotidien cauchemardesque de Nissan, l'emprise des jihadistes à Raqqa la ramène rapidement à sa sombre réalité. Depuis que la guerre leur a été déclarée de toutes parts, la paranoïa s'est ajoutée au fanatisme. On se fait arrêter pour la simple raison qu'on a sorti son téléphone portable dans la rue pour communiquer avec l'ennemi ou prendre des photos pour le renseigner sur les cibles. La méfiance vis-à-vis de ceux qui sont soupçonnés d'espionnage au profit des pays de la coalition internationale prend des proportions incroyables. De nouveaux décrets et restrictions tombent tous les jours. Par ailleurs, les raids aériens menés par la coalition sont de plus en plus meurtriers, surtout pour la population civile. L'aviation de l'armée syrienne multiplie également ses attaques aveugles pour surenchérir.

Hier à Raqqa : 209 morts. Vous voulez que je vous dise, j'envie chacun d'entre eux d'être mort pour la justice et d'échapper à l'humiliation. Quant à moi, j'attends mon tour et j'espère qu'il viendra le plus vite possible.

26 novembre 2014.

Nissan est tiraillée entre désespoir et acharnement. Malgré les dangers et les harcèlements, elle s'obstine à sortir dans la rue.

Aujourd'hui, je donne raison à ma mère quand elle me dit : tu n'écoutes les conseils de personne. Exemple : ma belle-sœur m'a informée que les Daech avaient posté un gros malabar devant la maison des sports en plein centre-ville pour surveiller les femmes. Comme on est jeudi, jour de congé dans l'État du califat, j'ai décidé d'aller avec une copine rendre visite à une autre amie. J'ai donc mis l'abaya, le niqab et tout le barda pour aller au souk. Un centimètre de mon front apparaissait quand je suis passée devant le gros. Tout d'un coup, il s'est mis à hurler de toutes ses forces : « Couvre-toi ! » Quand je me souviens de la façon dont ces hommes nous déshabillaient du regard avec mépris et arrogance autrefois, j'ai eu envie de les remercier d'avoir imposé le niqab parce que ce sont des esprits malades et qu'il faut de telles mesures.

23 octobre 2014.

Quand on se promène aujourd'hui dans les rues de Raqqa, il faut retenir toutes ses émotions, se débarrasser de tout sentiment et faire le robot. Sinon, on souffre énormément, et on creuse sa tombe avec sa langue trop déliée, comme je le fais !

25 décembre 2014.

8

Descente en enfer

Quatre ans que l'oppression mange et boit avec nous. Elle dort et se réveille avec nous, prie Dieu avec nous, tombe malade et guérit avec nous. Elle accompagne chacun de nos gestes.

4 janvier 2015.

Le sort des Syriens est entre les mains de tout le monde sauf des leurs en ce début d'année 2015. Ils ont perdu le contrôle de leur pays et de leur vie. Petites et grandes puissances mondiales et régionales se disputent sur leur territoire. Des millions de Syriens ont fui leurs villes ravagées, leurs maisons anéanties par les bombardements et les combats. Ceux qui sont restés sur cette terre morcelée sont soumis aux forces locales dont le degré de tyrannie varie sensiblement. Survivre au quotidien devient le seul défi auquel il faut faire face. Un défi à peine accessible dans une ville assujettie depuis un an au totalitarisme noir. Celui-ci régit chaque frémissement de la vie privée. Manger, dormir, s'habiller, travailler, lire, écouter... Autant de gestes effectués au rythme inexorable des prières de la journée. Tandis que les hommes sont contraints de se rendre cinq fois par jour à la mosquée, y compris pour la prière de l'aube, les femmes peuvent continuer de prier à la maison. Mais sortir de chez soi est devenu une épreuve pour les hommes comme pour les femmes. S'ils sont vus ensemble, ils doivent prouver leurs liens de parenté au risque d'être accusés des pires crimes : adultère ou prostitution. Mais pour bien moins que cela, les agents de la *hisba* sévissent et humilient. Un paquet de cigarettes oublié dans une poche peut coûter une vingtaine de coups de fouet ainsi qu'une amende équivalente à la moitié d'un salaire de fonctionnaire. Pour jouir ostensiblement de leur autorité, les jihadistes dressent des barrages et font passer des interrogatoires : Quel est le nombre de genuflexions obligatoires pour chaque prière ? Pouvez-vous réciter une sourate du Coran par cœur ? De quoi dégoûter les plus pieux des musulmans.

Quel est le test de saleté et de mépris que passent ces chiens pour être affectés à ces check-points ? L'art d'humilier s'apprend et se cultive.

14 mai 2015.

Rumeilah semble relativement épargné par ces rondes de zélotes. Les jihadistes ne s'aventurent pas dans ces rues trop étroites, parmi une population hostile, souvent sympathisante des Kurdes, devenus leurs principaux adversaires sur les fronts du Nord. Toutefois, Nissan ne sort quasiment plus de chez elle, ni pour observer ni pour se rendre au lycée où les cours sont interrompus dans l'attente de la nouvelle « réforme » de l'éducation que l'État islamique ne parvient pas à mettre en place.

La meilleure, c'est que des amis me demandent ce que je fais et où je vais ces jours-ci. Ils ne savent pas que le plus loin qu'on puisse aller c'est l'immeuble d'à côté. J'y vais avec mon long bâton pour remonter l'interrupteur du tableau électrique qui vient de lâcher. Le pire, c'est que je reviens triomphante en brandissant mon bâton et en lançant à ma mère : « Voilà, les hommes savent faire ! » Quelle réalisation ! Comme si je venais de libérer la Syrie ou la Palestine alors que je n'ai fait que rétablir le courant.

Oh, si seulement mes amis pouvaient revenir !

11 janvier 2015.

Les uns après les autres, tout au long de l'année écoulée, les « amis » réels et virtuels de Nissan ont quitté Raqqa. Après les jeunes militants et les opposants à Daech, les familles soucieuses de l'éducation de leurs enfants sont parties à leur tour vers la Turquie voisine ou pour l'Europe. Plus encore que Facebook, WhatsApp, est devenu l'outil privilégié des Syriens pour communiquer gratuitement, et surtout discrètement. Car cette messagerie ne peut être surveillée comme les réseaux sociaux. Nissan a sacrifié la plus grande partie de ses économies pour s'offrir un smartphone et télécharger l'application magique. Est-ce parce qu'elle s'est connectée à ce nouvel outil que Nissan abandonne pendant quelques mois sa page Facebook ? Ou bien a-t-elle finalement cédé aux menaces des agents de Daech et aux mises en garde de ses amis ? Plusieurs photos d'elle sont affichées en profil de sa page. Tantôt emmitouflée dans un long manteau sous la neige, tantôt en chemise lamée sur un balcon, elle pose à visage découvert, souriante et maquillée, narguant ses ennemis. Qui la reconnaîtra ?

Tout le monde en a ras le bol sauf Facebook ! Ne se moque-t-il pas de nous avec ses questions automatiques stupides : « Qu'est-ce qui vous occupe ? » Question intéressante. Je vais te répondre, cher Facebook, que Dieu te garde. Je suis occupée à me frotter les yeux tous les matins en me réveillant pour souhaiter m'endormir à nouveau. J'aimerais me réveiller dans une autre vie, ne

plus avoir à maudire Daech chaque fois que je perds mes gants ou que mon niqab est au lavage quand je veux sortir. Je voudrais ne plus pleurer en nettoyant mon grenier et en retrouvant mes cours. Tu vois, Facebook, voilà ce qui m'occupe. Ma vie s'écoule en vain et se résume à ces quelques souhaits. Alors, ne t'avise plus de me demander de m'exprimer car je suis bavarde et j'ai beaucoup à dire !

8 mai 2015.

L'ironie et l'humour sont les seules armes qu'il reste à Nissan contre l'ennui et l'oppression. Comme une lionne en cage dans les 80 mètres carrés de la maison familiale, elle tourne en rond, trie pour la énième fois ses cahiers, sort ses robes d'été, s'invente des coiffures, défait sa longue chevelure pour la dompter en tresses interminables. Au grand étonnement de sa mère, Nissan veut apprendre à vider les petites courgettes pour les farcir. Les matinées n'en finissent pas. Elle a beau se lever tard, elle attend avec impatience l'après-midi et le retour de sa sœur du cabinet dentaire. Elles se chamaillent pour passer le temps. Quand elles sortent parfois en fin de journée, elles se moquent de leur tenue noire qui les rend plus identiques encore que des sœurs.

Ô le bon temps où les belles-mères se disputaient avec leurs belles-filles, où les belles-sœurs ourdissaient des intrigues, où les frères rapportaient les bêtises des sœurs, où les hommes accouraient pour calmer une bagarre entre les voyous du coin. Ô le bon temps où l'on s'endormait avec des histoires sous l'oreiller et de beaux rêves, le temps où l'on était préoccupé par tout un tas de soucis merveilleux : il me reste une matière à passer pour ma licence, j'ai grossi, je me suis disputée avec un autre étudiant... Aujourd'hui, les petites contrariétés n'existent plus. Il n'y a plus rien à dire quand une population tout entière dépérit. Seule la douleur est infinie.

18 mai 2015.

Le désespoir grandit à mesure qu'elle suit l'irrésistible progression de l'État islamique sur le terrain. Alors que les forces mondiales et locales rivalisent dans la guerre déclarée contre les terroristes, Daech poursuit ses conquêtes. Au mois de mai 2015, ses troupes parviennent en quelques jours à étendre encore son territoire en Irak en prenant la ville de Ramadi. Puis, en Syrie, elles traversent près de 200 kilomètres dans le désert syrien au sud de Raqqa et conquièrent Palmyre. Le monde entier est bouleversé par la chute de la cité romaine légendaire. Les Syriens sont consternés par la facilité avec laquelle les jihadistes

s'emparent pour la première fois d'une localité protégée par le régime de Bachar al-Assad. Celui-ci leur livre pratiquement « la Perle du désert » sans résistance. L'État islamique contrôle désormais la plus grande continuité territoriale dans la Syrie déchirée.

Dans le Nord-Est, la guerre ouverte, depuis la bataille de Kobané, entre Daech et les forces armées kurdes prend de l'ampleur. Ses enjeux vont bien au-delà de la conquête territoriale. Ils exacerbent des tensions sectaires, ethniques, religieuses et idéologiques. Nissan est touchée au plus profond de son appartenance, de ses convictions et de ses attaches. Fille de Raqqa, elle chérit chaque morceau de sa Syrie endolorie depuis l'appel à la liberté et à la justice. Si elle soutient sans hésitation ceux qui luttent contre l'État islamique, elle n'adhère pas pour autant aux revendications autonomistes des forces kurdes qui mènent la bataille. Elle perçoit aussi leur sectarisme vis-à-vis des « Arabes ». Voici ce qu'elle lance au chef politique de la formation combattante qui prétend représenter tous les Kurdes :

Tout comme il y a des Arabes avec Daech, il y a aussi beaucoup de Kurdes, cher Monsieur Saleh Muslim.

1^{er} juin 2015.

Baghdadi a décrété la mobilisation générale dans la province de Raqqa. Allez les Daech, je prie pour vous, pourvu que vous accédiez tous au martyre et qu'il ne reste aucun d'entre vous !

2 juin 2015.

Soutenus par la coalition internationale antiterroriste menée par les Américains, les Kurdes progressent face à l'État islamique. Ils ont réussi en janvier à reprendre le contrôle de Kobané. Ravagée par plusieurs mois de combats, la ville est désertée par sa population. Une bataille est lancée au mois de juin pour chasser Daech de Tall-Abyad, autre localité frontalière de la Turquie et qui dépend de la province de Raqqa. Dès les premiers jours, les enjeux et les acteurs sont dépassés par une confrontation aux dimensions régionales et internationales. Fermement opposée au projet d'une entité kurde progressant petit à petit au nord de la Syrie, la Turquie lance une campagne alarmiste accusant les Kurdes de pousser à l'exode les habitants arabes, turkmènes et arméniens de la zone conquise. Les médias arabes relaient des informations inquiétantes sur des déplacements forcés de ces populations autour de Tall-Abyad. Des témoignages de civils fuyant les combats ou craignant des

règlements de comptes alimentent les rumeurs ou les soupçons d'un nettoyage ethnique qui serait mené par les Kurdes.

Déboussolés par les informations contradictoires et le jeu trouble des acteurs de cette partie de poker menteur, les Raqqaouis se divisent et poléminent sur les réseaux sociaux. Nissan tente de départager ses amis.

J'interroge des réfugiés de Tall-Abyad : « Est-ce vrai que les Kurdes vous ont chassés ? Qu'ils ont déplacé des gens ? » Ils s'étonnent et me répondent qu'ils n'ont rien vu de tel. Les chaînes Al-Jazeera et Al-Arabya racontent des histoires incroyables.

13 juin 2015.

Une amie arabe me rapporte qu'elle est dans une région contrôlée par les Unités de protection du peuple kurde et que tout va bien. Mais dans les zones de combat, les gens sont partis pour se protéger : Arabes et Kurdes fuient la guerre.

Ne vous fâchez pas, mes amis, vous savez que je n'ai aucune tendance sectaire et que je crois à la révolution, mais la plupart d'entre vous sont loin. Je peux vous dire que les médias déforment les informations sur les déplacements de population.

14 juin 2015.

Tall-Abyad est libre. Merci mon Dieu !

15 juin 2015.

La bataille de Tall-Abyad a été brève mais ses répercussions sont dévastatrices pour Nissan. Les réactions sectaires de certains de ses amis arabes la blessent profondément. On la renvoie à ses origines kurdes alors qu'elle se réjouit seulement d'une conquête au détriment de l'État islamique. Il lui faut aussi se défendre auprès de ses plus proches « amis » de tout sectarisme alors qu'elle croit depuis toujours à une Syrie de citoyens réunissant toutes les communautés. Elle mesure les dégâts de ces dernières années, les désillusions accumulées qui divisent maintenant les rangs. Seule dans Raqqa, Nissan résiste encore alors que la plupart de ses « amis » militants ont abandonné le terrain depuis un moment. Elle les regrette autant qu'elle leur en veut.

Oui mon ami, les milices kurdes ont volé, pillé, tué, chassé, très bien, mais permets-moi de te demander : Où étais-tu quand tout cela s'est produit ? C'est vrai que tu as fui Daech parce que tu es un être humain, que tu veux pouvoir

fumer et regarder les filles passer... Mais dis-moi sincèrement où étais-tu quand les femmes de Raqqa et de Tall-Abyad ont été traînées par les voitures de la hisba pour être flagellées dans leur dignité ? Où étais-tu quand ils ont pris la maison de ton voisin pour des prétextes plus petits que toi, le nain ? Où étais-tu quand ton père et ton frère ont été fouettés parce qu'on a trouvé sur eux un paquet de cigarettes ? Quand ils ont pillé toutes les ressources de notre terre ? Quand ils nous ont encerclés et nous ont contraints à manger du pain rassis ? Toi, mon cher, tu fais de beaux commentaires depuis ta tour d'ivoire ! La Syrie a besoin de vrais hommes. Vois-tu, c'est le pays de la dignité indivisible !

19 juin 2015.

Pendant que Nissan défoule sa colère contre ses amis, ses ennemis redoublent d'agressivité envers les habitants kurdes de Raqqa. Des rumeurs sur leur expulsion de la ville commencent à circuler pendant la bataille de Tall-Abyad.

Oh ! mon Dieu ! Est-il possible que nous soyons obligés de partir ?

10 juin 2015.

L'information est confirmée quelques jours après.

Aujourd'hui, la décision d'expulser les Kurdes de Raqqa est tombée. Ils ont commencé par Rumeilah. Les familles sont dévastées ! Maudite soit cette vie ! Combien d'humiliations va-t-on encore subir dans cette ville abandonnée ?

#Purification ethnique des Kurdes à Raqqa

Aujourd'hui, pendant le dîner, chaque bouchée s'est coincée dans ma gorge et chaque respiration s'étouffait en un sanglot.

23 juin 2015.

De rage et de douleur, Nissan ne dort pas pendant deux jours après le décret fatidique. Enfermée chez elle, elle ne quitte pas sa chemise de nuit, ne se coiffe pas, se lave à peine. Quand elle s'assoit, c'est pour se recroqueviller dans la position du fœtus et pleurer le visage enfoui entre ses poings serrés. Sa mère commence à ranger leurs affaires pour un départ éventuel. Une valise est prête devant la porte. Ses « amis » lui envoient des messages de solidarité sur Facebook : « Dis-moi Nissan ce que vous allez faire suite à l'ordre d'expulsion ? Vous êtes pourtant des nôtres », écrit l'une de ses proches « amies ». En lisant ces mots, Nissan fond de nouveau en larmes.

Le désespoir ne dure jamais longtemps chez elle. Pas question de capituler ! Pas question que des envahisseurs venus du bout du monde les expulsent, eux les natifs de Raqqa. Elle en parle avec sa mère et sa sœur, prêtes à se laisser convaincre. Elles ne quitteront ni leur ville, ni leur maison. Où iraient-elles d'ailleurs ? Rejoindre les flots de réfugiés sous des tentes au nord du pays ? Elles vont rester chez elles et qu'on vienne donc les déloger ! L'esprit de défi reprend le dessus.

Les Kurdes sont pragmatiques, Daech ! On ne va ni se lamenter, ni s'inquiéter, ni se plaindre. On va tenir bon et on verra bien !

26 juin 2015.

Assaillis sur plusieurs fronts, les hommes de Daech oublient un temps les Kurdes de Raqqa. L'aviation de la coalition multiplie les raids contre leurs positions, l'été 2015. Apparemment mieux renseignée, elle vise plus précisément leurs installations pétrolières et leurs centres d'entraînement, y compris dans les environs de Raqqa. Mais les bombardements sur le centre de la ville deviennent aussi plus fréquents et terrorisent la population. Les jihadistes se sont installés au milieu des habitants qui leur servent de boucliers humains. Plusieurs raids aériens sur les zones habitées ou les rues commerçantes font des dizaines de victimes civiles. La confusion gangrène la population qui ne sait plus si elle doit craindre davantage les agressions des jihadistes qui les prennent en otages au sol ou les bombardements. Nissan prend clairement parti contre les hommes en noir et tremble à chaque fois qu'elle entend le moteur d'un avion dans le ciel en priant :

Mon Dieu, n'épargne pas les Daech ! Pourvu que pas un seul des hommes des ténèbres ne survive !

Mon Dieu, protège les civils !

2 juillet 2015.

Au souk, les passants se bousculent comme des vagues, non parce qu'ils sont trop nombreux, mais parce qu'ils scrutent le ciel et ce qui en tombera.

Pourtant, ici, ce ne sont pas les missiles qui tuent, ni les balles, ni les obus. À Raqqa, les gens meurent d'humiliation et de soumission. Maintenant que la coalition frappe à l'intérieur de la ville, en plein jour, des lieux pleins de monde, allons dire à Daech : « Partez ! C'est vous qui êtes visés. Foutez-nous la paix ! »

Aujourd'hui, les chiens de Daech sont dans la merde. Ils appellent à la

mobilisation et au jihad mais en réalité ils sont ébranlés. J'en ai même vu dans le souk de très mauvaise humeur et j'ai aperçu de grands bus qui emmenaient certaines familles avec leurs valises.

4 juillet 2015.

Nissan ne perd pas une miette de la panique des jihadistes attaqués. Malgré les dangers et les protestations de sa mère, elle recommence à sortir tous les jours. Bravant la chaleur accablante sous ses couches de voile noir, elle se rafraîchit à la vue des hommes de Daech déménageant d'un local à l'autre pour échapper aux bombardements. Alors que certains évacuent leurs familles vers l'Irak, ils resserrent l'étau sur les habitants de Raqqa en leur interdisant de sortir des territoires du califat. Dans leur paranoïa exacerbée, les jihadistes croient ainsi empêcher que les informations sur leurs activités ne parviennent au reste du monde.

Daech a fermé tous les magasins qui vendent les connexions Internet par satellite dans la campagne autour de Raqqa. Il est fort possible qu'ils étendent cette règle à la ville. Nous allons perdre notre seul moyen de communication avec nos amis et proches à l'extérieur.

Mon Dieu, partir n'est qu'humiliation et épuisement et rester est un enfer. Où aller ?

6 juillet 2015.

Nouveaux bombardements de l'aviation. C'est la fin du monde, les sirènes des ambulances filent dans tous les sens en hurlant.

Dieu, protège-nous.

9 juillet 2015.

Bon ! On ne veut pas de Daech. On ne veut pas de la coalition qui bombarde Daech, ni de l'Armée libre qui combat Daech. Mais on veut quoi au juste ?

13 juillet 2015.

Un drone dans le ciel de Raqqa à l'instant. Puis une grosse explosion. Dieu, protège les civils et emporte les autres.

14 juillet 2015.

Paniquée, Nissan sent le piège se refermer. Dans l'immense prison à ciel incandescent, la terreur règne partout. Celle des attaques aériennes rivalise avec

celle des hommes en noir. Tout autour d'elle, les gens ont confié leur sort à la fatalité ou à Dieu. Rester en vie, protéger leurs enfants et leurs proches devient leur seule obsession. Abasourdis, ils ne cherchent même plus à comprendre pourquoi ni comment ils en sont arrivés là, ni qui est le plus responsable de leur tragédie. Cette impuissance fait enrager Nissan. « L'humiliation » pour elle est de n'avoir plus que des mauvais choix ou pas de choix du tout. Elle qui a toujours trouvé les moyens de résister à sa façon ne supporte pas de se résigner. Elle redoute par-dessus tout de ne plus pouvoir communiquer. Si elle perd sa liberté d'écrire et d'être lue, il ne sert plus à rien d'être là.

Pour que notre isolement soit total, la plupart des militants ont renoncé à transmettre les informations de Raqqa à cause des menaces et des agressions à répétition de Daech.

17 juillet 2015.

Aujourd'hui, la hisba a lancé une campagne d'arrestations arbitraires dans la rue Al-Saqyeh à Rumeilah ! Mon Dieu, je te prie de nous protéger des oppresseurs et de nous soulager de cette tyrannie.

19 juillet 2015.

Le décret d'interdiction de connexion Internet vient d'être annoncé et sera appliqué dans 4 jours aux magasins qui continuent d'en faire commerce. Raqqa devient une cellule de prison à elle seule.

La plupart des jeunes de Raqqa qui ne sont pas partis avaient ouvert des magasins Internet pour gagner leur vie. Maintenant on leur coupe les vivres. Et vous n'allez rien dire ? Allez-vous bientôt cesser d'avoir peur ? Où sont passés ceux qui ont défié les forces de sécurité, ceux qui ont piétiné la statue du dictateur pendant que le Mig volait au-dessus de leur tête ? Où sont passés les courageux de Raqqa ? Maudite soit l'humiliation !

19 juillet 2015.

Le couperet tombe. L'interdiction d'Internet se confirme. L'oxygène de Nissan va se couper. L'État islamique avait laissé libre l'accès au réseau, d'abord pour l'usage de ses propres troupes. Les jihadistes étrangers installés à Raqqa devaient pouvoir communiquer avec leur famille et leurs contacts aux quatre coins du monde. Mais aussi, comme au temps du régime policier, c'était un bon moyen pour surveiller les activités de la population, des opposants en particulier, pour peu qu'il en reste. D'abord intimidés et menacés par des messages sur leur

page Facebook, ceux qui comme Nissan évoquent et critiquent les agissements de Daech sont de plus en plus souvent identifiés, poursuivis, arrêtés. Étouffer les informations et la population de Raqqa est devenue l'obsession des jihadistes. Les soupçons et accusations d'« espionnage » au profit de la coalition, de la CIA, du Mossad ou toute autre agence de renseignements des pays de la coalition sont brandis sous n'importe quel prétexte. Une mère de famille qui étend son linge sur le balcon peut être accusée de faire signe à l'aviation. Un père prenant en photo ses enfants dans la rue avec son portable est suspect de filmer une position de l'État islamique. Daech peut compter sur ses nombreux sbires et délateurs.

Nissan n'a plus que trois jours pour profiter de sa connexion Internet. Elle passe plus de la moitié de ces soixante-douze heures accrochée à son smartphone à envoyer des messages et échanger avec ses « amis » et correspondants. Elle prévient chaque fois ses interlocuteurs que c'est peut-être le dernier message qu'elle réussira à leur faire parvenir.

Notre plus grande erreur est d'avoir nagé dans une mer de rêves. Nous avons rêvé de l'étape d'après en oubliant l'étape actuelle. Nous avons regardé vers l'avenir en oubliant de construire le présent. Une erreur que nous regrettons.

Hasard : des fois, on pense à quelque chose et ça se produit, on pense à quelqu'un et on le rencontre. Ces jours-ci, je pense au repos, à la paix, à la sécurité, à la tranquillité. Peut-être les rencontrerai-je un jour, par hasard !

21 juillet 2015.

Ces derniers posts clôturent la page Facebook de Nissan Ibrahim en ce sinistre été 2015.

Épilogue

6 janvier 2016. « Ruqia Hassan, trente ans, une journaliste syrienne qui racontait la vie à Raqqa a été exécutée par Daech. Sa mort vient d'être annoncée à sa famille alors qu'elle avait disparu il y a quelques mois. Elle s'exprimait sous le pseudonyme de "Nissan Ibrahim" sur les réseaux sociaux. »

La nouvelle de sa mort a été rapportée par les journaux du monde entier. Nissan Ibrahim est sortie de l'anonymat, à titre posthume. C'est alors seulement que j'ai découvert moi aussi son existence, son histoire et sa fin tragique. Comment m'avait-elle échappé alors que je poursuivais des contacts avec des dizaines de jeunes militants de Raqqa ? Ils sont tous aujourd'hui réfugiés en Turquie, mais aussi en Allemagne, aux Pays-Bas ou en France. En menant l'enquête auprès de ceux qui l'ont connue, en majorité virtuellement, j'ai tenté d'éclaircir les détails de sa vie et de sa mort.

Ruqia Hassan/Nissan Ibrahim a été arrêtée par les hommes de l'État islamique peu de temps après avoir publié son dernier *post* sur Facebook fin juillet 2015. Ils l'ont cueillie au bout de sa rue à Rumeilah alors qu'elle sortait faire ses courses. C'est un de ses cousins, voisin et collaborateur de Daech, qui l'a dénoncée.

À plusieurs reprises, sa mère et l'un de ses oncles sont allés auprès des services de Daech pour signaler sa disparition et s'enquérir de son sort. Ils n'ont jamais obtenu de réponse. Puis, dans une ultime démarche à la fin de l'année 2015, on leur a confirmé qu'elle avait été exécutée. L'information avait été divulguée quelques semaines auparavant par l'intermédiaire de sources proches de l'État islamique.

La date précise de la mort de Nissan est impossible à déterminer. Un jour entre les mois d'août et d'octobre 2015, dans « le camp Ben Laden », une station d'essence transformée en prison par Daech, deux jeunes condamnés, un homme et une femme, ont été mitraillés, accusés « d'espionnage au profit de la coalition ». Lui a été appréhendé deux jours avant elle. C'est en fouillant l'ordinateur du jeune homme que les services de l'État islamique ont trouvé des correspondances Facebook et des documents qui les ont mis sur la trace de Nissan Ibrahim. Le couple de militants clandestins de Raqqa n'était lié que par des actes de résistance en ligne. Ils ne faisaient probablement que diffuser des informations sur les crimes commis par Daech à Raqqa. C'est pourquoi Nissan a été identifiée comme « journaliste » lorsque sa mort a été annoncée.

Ce récit vraisemblable, recoupé par les plus proches de l'un et l'autre des deux « martyrs », ne répond pas à toutes les interrogations sur l'étrange destin de Nissan Ibrahim. Comment cette jeune fille ordinaire, d'une famille modeste d'immigrés kurdes, a-t-elle fini par mourir pour son engagement ? La révolution syrienne a certes bouleversé sa vie et ses aspirations. Longtemps effacée, Nissan n'a pris part aux événements qu'en écrivant sur les réseaux sociaux, comme tant d'autres enfants des printemps arabes. Mais, dès lors que des barbares ont envahi son quotidien, tué ses espoirs et menacé son avenir, elle s'est lancée dans un combat qu'elle savait suicidaire. En dépit des menaces et des dangers encourus, elle n'a pas cessé de dénoncer les atrocités de Daech. Irrésistiblement guidée par ses idéaux, sa révolte et sa haine des monstres qui ont dévasté sa vie et son pays.

Dans un dernier message envoyé en privé à ses amis, Nissan Ibrahim écrit :

Je suis à Raqqa et j'ai reçu des menaces de mort. Quand Daech m'arrêtera et me tuera, je serai en paix. Parce qu'ils couperont ma tête mais pas ma dignité. C'est mieux que de vivre dans l'humiliation sous Daech.

19 juillet 2015.

Nissan Ibrahim a-t-elle d'ailleurs vraiment existé ? Je me suis posé la question en retraçant le parcours de cette jeune femme étonnante. Elle a toujours entretenu le mystère sur son identité, changeant de rôle et de ton, pour se dissimuler. Rares sont ceux qui l'ont jamais connue ou vue autrement que sur Facebook. Ils l'ont tous pleurée sans savoir qui elle était. Sa photo sur son compte montre un visage que personne ne peut identifier. Sa plume l'a transformée en héroïne, la voix de tous les révoltés d'une ville, comme elle sacrifiée. Sa mort en martyre l'a rendue bien plus célèbre que sa vie. D'autres enfants de Raqqa, avant et après elle, ont connu le même sort.